ASSOCIATION MCH
MAISON DE LA CULTURE DU HAVRE

RUBRIQUE DES SPECTATEURS
SAISON 2013/2014

www.asso-maisondelaculture.fr

AVANT-PROPOS

La Rubrique des spectateurs de l'association Maison de la culture du Havre vous invite à être curieux !

Nous avons découvert quelques spectacles parmi les 150 000 proposés en France, des films, des conférences, et nous avons voulu partager avec vous le plaisir de ces moments éphémères mais inoubliables. Cette curiosité nous a réservé des surprises : grâce à l'art, nous sommes de « Real Humans, 100% humains » comme les désigne la série télévisée suédoise !

Nous suivons avec vigilance les négociations autour de l'indemnisation chômage des 110 000 intermittents. Nous savons que l'enjeu économique du secteur de la culture et de la création est important : 1,2 millions d'emplois. Mais nous savons aussi que l'enjeu pour nous spectateurs est autrement plus crucial. Car ces rencontres avec des œuvres représentent davantage pour nous que des façons dites « cultivées » d'occuper notre temps de loisir. Ces rendez-vous nous sont nécessaires.

Christos Passalis du Blitz Theatre Group le dit sans ménagement : « Le théâtre n'est pas un terrain pour la virtuosité et les vérités toutes faites » car « rien ne peut être tenu pour acquis, ni dans le théâtre ni dans la vie.»
Les artistes et les techniciens sont en général des êtres de passion. Ils nous offrent plusieurs cadeaux.
Le travail, le plaisir. Le cadeau du travail en train de se faire sur scène ou sur écran, devant nous, pour nous. Le cadeau de ce partage du plaisir de créer ensemble un moment unique, éphémère, mais inoubliable.
Les autres, nous-mêmes. Les créateurs nous donnent à saisir ce qui souvent nous échappe, de nous-mêmes, de la vie. Apercevoir peut-être à quoi ça ressemble.
Ils nous placent également en face de cette société, de ce monde. Face à un Autre, différent de nous, parfois étranger, étrange, un inconnu, que le spectacle nous fera apprivoiser. En fait, si je vais au spectacle, c'est que j'en sortirai changée, enrichie, plus forte, les yeux plus grands pour regarder autour de moi, le cœur moins craintif, et peut-être plus libre.

Nous le savons, nous les spectateurs, comme le savent les créateurs : la création, la culture partagée, est ce qui nous construit.
En paraphrasant le linguiste Alain Bentolila, on peut affirmer qu'un enfant n'apprend pas les arts en grandissant, ce sont les arts qui le font grandir.

Au nom de l'équipe,
Isabelle Royer
Présidente association MCH

SOMMAIRE

- « Le Verbe contre la barbarie », conférence d'Alain Bentolila – 15 mai 2013, Magic Mirrors
- Beaucoup de bruit pour rien, Shakespeare, Les 26 000 couverts, 29 mai 2013, Le Volcan
- La pertinence du travestissement : « Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne » de Jean-Luc Lagarce « La Conférence des oiseaux » de Jean-Claude Carrière, 15 juillet Avignon
- Le début de quelque chose, Myriam Marzouki, Avignon 17 juillet 2013
- Jérôme Bel 18 juillet Avignon, cour d'honneur
- Chambre 20, exposition de Sophie Calle à l'Hôtel La Mirande à Avignon.
- Hommage à Patrice Chéreau octobre 2013 – Adieu Monsieur Chéreau ! Des mots et des corps de Patrice Chéreau.
- La damnation de Faust, Opéra de Rouen 6 octobre 2013
- Pearl, mise en scène de Paul Desveaux et Fabrice Melquiot, le 15 novembre 2013 au Volcan maritime.
- « Le Tourbillon de l'Amour » spectacle japonais de Daisuke Miura - Volcan/ Automne en Normandie le 20 novembre 2013
- Nora ou une maison de poupée d'Henrik Ibsen - Volcan maritime – 26 novembre 2013
- The lunchbox, un film de Ritesh Batra , au cinéma Le Sirius décembre 2013
- « Mon travail au Havre… » Oscar Niemeyer raconte la naissance du Volcan (1978-1980) A propos du documentaire projeté à l'Assemblée Générale de la M.C.H. 19 décembre 2013
- « Où t'es, Papa *(Noël)* où t'es ? Dis-moi, où es-tu caché…? » ISEL- 20h30, le 20 décembre 2013.
- L'enfant et les écrans. Compte-rendu d'une conférence de Serge Tisseron, organisée par l'Association Les Amis du Sirius au Havre.
- La Mouette, de Tchekhov, mis en scène par Nauzyciel au T2G de Gennevilliers le 19 janvier 2014
- La edad de oro, d'Israël Galvan, Volcan maritime, 22 janvier 2014
- « Ces dames du siècle des Lumières », Le plaisir et l'art de la conversation dans les salons du XVIIIème siècle. Christine Labourdette et Daniel Isoir au Conservatoire Honegger 18 février 2014
- Ida de Pawel Pawlikowski au cinéma Le Sirius, 19 février 2014.
- Tristesse, animal noir. / Création PANTA Théâtre, texte de Anja HILLING (née en 1975)/Le Volcan 24 mars 2014
- Les guerriers, de Philippe Minyana, mis en scène par Bruno Marchand et le Cyclique Théâtre, 23 avril 2014, Cébazat.
- Festival WHOOPEE/ 16 et 17 mai 2014, au Satellite Brindeau
- Duex la horde-fest, Une mécanique du rêve, Festival WhOOpee ! au Satellite Brindeau, 16 mai 2014
- *Pom pom pom pom* ! Coutances, mai 2014 / Jazz sous les pommiers, 33ème édition !
- Peinado ou la promenade esthétique / "Tropicold", exposition au Portique, jusqu'au 5 juillet.

- ANNEXE : « Sallinger » de Bernard-Marie Koltès, mis en scène par Paul Desveaux au Volcan maritime le 28 novembre 2012 / « Lendemains de fête » vu au Volcan maritime le 16 février.
- Mise en scène de Julie Bérès.

« Le Verbe contre la barbarie » conférence d'Alain Bentolila au Magic Mirrors, Printemps des familles, 15 mai 2013

On pourrait reprendre ce titre éloquent de l'ouvrage d'Alain Bentolila, paru en 2007 chez Odile Jacob, pour évoquer la conférence avec laquelle le célèbre linguiste, professeur à l'Université Paris Descartes, a ouvert la table ronde du 15 mai dernier au Magic Mirrors. Invité dans le cadre du « Printemps des familles » par la Ville du Havre, il a brillamment exposé, devant les professionnels de la petite enfance, les étapes de l'apprentissage de la lecture et de l'indispensable maîtrise de la langue.
Quel plaisir d'entendre Alain Bentolila développer devant nous, avec beaucoup d'élégance et beaucoup d'esprit, sa genèse du langage (au cœur de ses nombreux ouvrages) et son indissociable rôle social. La grammaire n'est pas un ensemble de règles assommantes qui font souffrir sans raison les enfants (et les parents qui surveillent les devoirs !) mais une arme pour embellir la vie! Un combat exaltant à mener…
Pour lui, le « verbe » et ses enjeux sont au centre du « vivre ensemble ». Le combat qu'il mène depuis tant d'année contre l'illettrisme - et qui concerne 11% des jeunes - est un combat contre les fractures sociales et les violences qu'elles génèrent. Difficile en effet de vivre bien dans « l'insécurité » linguistique. Maîtriser la langue permet d'affronter le monde et ses discours, de les déchiffrer, de débusquer les pièges de toutes les pensées extrêmes, de ne pas être le jouet de paroles trompeuses. De ne pas devenir un citoyen crédule, facilement abusé et renfermé sur ses mots (maux ?). Isolé donc malheureux. Et violent. Maîtriser la langue c'est aussi mettre en mots sa pensée, l'expliquer à des inconnus, faire « exister son intelligence pour un autre ». Exister donc, seul et avec les autres.
Comment réussir cet apprentissage du langage ? En étant le plus proche possible de l'enfant, grâce aux « interactions » si chères à Alain Bentolila.
Ces interactions concernent l'entourage attentif qui doit accompagner l'enfant dès ses premiers mots. Car apprendre à « dire » puis à « lire » c'est passer du « perçu », du ressenti, du proche, du connu(« Nou », le nounours-doudou du petit enfant) à l'abstraction(le mot « ours » qui désigne n'importe quel ours du monde).
Et ce passage est douloureux pour l'enfant qui n'en voit pas la nécessité puisqu'on le comprend dans son entourage. Il doit alors, grâce aux interactions, être épaulé, encouragé, motivé par ses parents. « Bravo ! C'est bien mais tu peux encore faire mieux ! » Donc, pas de complaisance paresseuse (laisser l'enfant nommer les choses n'importe comment par facilité) mais une émulation bienveillante qui l'encourage à progresser. En lui inculquant le plaisir de cette conquête du langage on lui montre que ces efforts le font grandir.
« Un enfant n'apprend pas le langage en grandissant, c'est au contraire le langage qui le fait grandir. »(Le propre de l'homme : parler, lire, écrire- Alain bentolila, Plon 2000).
Donc, « pas de conquête sans enjeux ». S'il n'en voit pas l'intérêt l'enfant ne progresse pas. Pas de conquête du langage commun et stagnation dans un baragouinage à usage très privé, un argot spécifique mère-enfant qui enferme au lieu d'ouvrir au monde. Mais cette ouverture à « l'altérité intellectuelle » est une pilule difficile à avaler ! C'est pourtant la solution sine qua non au refus de la « connivence », l' ennemie de la langue.
Il faut convaincre l'enfant que c'est l'inconnu et la distance qui poussent à avancer. Aller vers l'inconnu et éviter ainsi le risque du ghetto. Car, le problème du ghetto, c'est la langue. Ne maîtriser que 450 mots alors que la moyenne est de 4500, c'est l'exclusion assurée. Et la souffrance. La violence…

Le langage conditionne plus tard l'apprentissage de la lecture. C'est la qualité du langage oral maîtrisé en CP – et non pas une méthode X ou Y- qui assure la réussite de cet apprentissage. A l'entrée en CP un enfant doit posséder en moyenne 2700 mots. Comment réussir avec un petit bagage de 300 mots ? L'ennemi de la lecture c'est l'absence de vocabulaire (comment comprendre un mot déchiffré en CP si l'enfant ignore ce mot et qu'il n'est pas dans sa mémoire?). Car savoir lire (que l'on soit enfant ou adulte) c'est lire un mot inconnu, « faire du sens » et pas seulement du bruit…
Evidemment les mots seront très vite insuffisants pour maîtriser le langage et l'enfant aura besoin, pour accrocher les wagons des mots et se faire comprendre, de la grammaire et de ses règles, indispensables à la langue commune. Il faut persuader l'enfant que l'on utilise ces règles de grammaire non par souci d'obéissance mais parce que l'on veut s'assurer que les autres vont comprendre avec exactitude ce que nous leur disons.

Veiller alors à ce que l'enfant ne refuse pas obstinément la règle qui nous tient ensemble. L'enfant doit apprendre à accepter « l'arbitraire du signe » pour ne pas tomber dans le délire de la dysorthographie qui isole. Le savoir n'est pas quelque chose qui nous tombe dessus : c'est une conquête qui nous élève et nous fait grandir.
Enfin, ne pas oublier que ce qui nous porte c'est « le rêve de l'inédit ». Dire autrement, chacun avec sa marque propre mais en respectant la règle commune. Pour pouvoir dire avec Paul Eluard que « la terre est bleue comme une orange »…

Christine Baron Dejours

Cf Le langage maîtrisé livre les clés du monde / Musée Pompidou Mobile – Mai 2013

« Beaucoup de bruit pour rien »… 29 mai 2013 Volcan maritime

« -Quoi ! Un festin ? Un festin ? » (Acte V, scène 1) Oh oui, un festin, un régal ce spectacle !
Shakespeare au Volcan Maritime par la troupe des *26 000 Couverts* ? On s'attendait bien à être un peu surpris. Mais là, on a été…servis !
La cuisine est à la mode aujourd'hui, omniprésente au théâtre ou dans les médias. Mais ce soir, quel menu ! La troupe nous a préparé un spectacle « aux petits oignons » dans un méli-mélo astucieux et déconcertant! Les *26 000 Couverts* se sont mis aux fourneaux devant nous et nous ont entraînés dans une folle aventure sur un rythme effréné; ils nous ont concocté une recette à leur façon, un tourbillon génial qui a bien failli faire exploser plus d'un spectateur en cours de route… « Quoi? Mais c'est quoi ça… ? Non mais allo Shakespeare quoi… ! »
Pourtant, tout y était : le texte de Shakespeare (un peu), le mélange des genres (beaucoup), le bouffon musicien, les rustres en liesse, les forains qui déclament des vers, la fusion avec le public et même la reconstitution historique de l'espace scénique élisabéthain ! Nous étions la foule bariolée du XVI° Siècle autour du « Wooden O », le cercle de bois originel, ravis d'assister à ces scènes de combat de carton pâte, ces pas de danse ironiques, ces scènes grotesques.
Grâce au travail très maîtrisé de la troupe dirigée par Philippe Nicolle, la puissance magique du théâtre a opéré et Shakespeare s'est imposé petit à petit devant nous, au milieu de nous. Sous nos yeux incrédules « la sauce » a pris au-delà de nos attentes ! Quelle imagination… Nous avions l'esprit du théâtre shakespearien et les commentaires de tous.
Quelle audace en effet de convier au festin le « 4° mur » d'habitude si discret. On sait que le public participe par sa présence à la vie du spectacle mais là, on était invités à passer à table. On en perdait la tête. Qui est qui ? On est où ? Qui c'est celui-là? Qui c'est ce mec là ???
On est sortis bousculés, tourneboulés, mais réjouis et enchantés d'avoir été joués par le superbe travail de la troupe.
Voilà ce qu'on aime au théâtre : ne pas être gavés comme des oies qui avalent on ne sait trop quoi, mais déguster des saveurs nouvelles qui nous font redécouvrir les textes, nous donnent envie de les relire parfois, et nous font mesurer une fois de plus comme on aime vibrer ensemble le temps d'une représentation.
Nous sommes sortis heureux de nous sentir intelligents en ayant construit nous-mêmes le sens du spectacle grâce au travail jubilatoire de la troupe pleine de malice.
Alors, beaucoup de bruit pour rien ?
Certainement pas !

Christine Baron-Dejours

La pertinence du travestissement à propos de deux spectacles vus le 15 juillet 2013 au Festival d'Avignon OFF
« Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne » de Jean-Luc Lagarce
« La Conférence des oiseaux » de Jean-Claude Carrière

On entend beaucoup à Avignon décrier le Festival OFF, festival à côté (off) du festival IN, LE festival officiel, largement subventionné pour inviter les troupes de théâtre choisies par la Direction du festival.

Dans le OFF, tout un chacun, sans sélection préalable, peut venir présenter son spectacle : jeunes compagnies, compagnies confirmées, acteurs inconnus, acteurs connus, créations, reprises, théâtre de pur divertissement etc...
Parmi les innombrables propositions (plus de 1250 spectacles cette année) dont certaines, il faut bien le dire, de qualité médiocre, frôlant la vulgarité ou racoleuses, le festival OFF réserve souvent de très bonnes surprises.

Ainsi, **«Les règles du savoir-vivre dans la société moderne»** spectacle présenté au théâtre du Grenier à sel. Ce théâtre situé tout près des remparts, offre aux compagnies de la région Centre-Pays de la Loire la possibilité de venir présenter leurs créations en Avignon l'été.
L'unique acteur de ce spectacle attend le public tandis que nous entrons dans la salle. Installé sur scène, vêtu d'un fourreau noir décolleté, les bras gainés de gants interminables et juché sur de très hauts talons, il arbore un large sourire.
Sa présence androgyne nous surprend, nous prépare déjà à l'étrangeté de ce qui va suivre...

Puis l'acteur magnifique qu'est Martin Juvanon du Vachat, à la diction impeccable, élément essentiel au propos de la pièce de Lagarce, nous emmène dans un voyage hilarant et acide dans les méandres des conventions et des règles qui président aux moments importants de la vie humaine dans l'Occident chrétien: naissance, baptême, mariage, décès, veuvage etc…

Jean-Luc Lagarce s'empare d'un de ces manuels de savoir-vivre en usage aux XIX° et XX° siècles, en en détournant quelque peu le sens, mais à peine, créant ainsi une distorsion du regard.
Ce que j'ai aimé dans l'interprétation de l'acteur, c'est la sorte d'innocence qu'il donne à son personnage, tantôt rassurant, tantôt menaçant mais toujours persuadé du bien-fondé absolu de ces codes sociaux, creusant ainsi le décalage entre ce monde qui s'éteint et celui que nous tentons d'inventer.
Par le jeu subtil qu'il établit avec le public, nous nous sentons par là-même concernés, car déclinant avec « la dame » tous ces rituels qui rythment le passage du temps, c'est à notre propre vécu que nous sommes renvoyés, au delà des propos conformistes du texte.
La mise en scène et le jeu d'acteur, tout en finesse et subtilité ne grossissent, ni ne sous-estiment, ni ne banalisent la terrible violence sociale sous-jacente.
Merci à cette équipe inconnue de moi, et que j'ai pu découvrir ce jour-là à Avignon et seulement là...

« La conférence des oiseaux», spectacle vu au Théâtre du Balcon, un des plus vieux théâtre du OFF, mise en scène par Serge Barbuscia.

Trois comédiens-conteurs, un homme et deux femmes dans un décor très simple, composé de trois praticables inclinés vers le public. A trois, ils nous donnent à entendre la belle adaptation théâtrale que Jean- Claude Carrière a faite du long poème-fleuve de Farid-Ud-Din' Attar, poète persan du XII° siècle.
Des oiseaux sont en quête d'un roi -ou d'un maitre- et pour le trouver, ils souhaitent entreprendre un voyage. Après de longues discussions sur le bien-fondé de cette entreprise, une partie d'entre eux partent, guidés par La Huppe, au caractère volontaire et audacieux.
L'extraordinaire profusion de personnages et d'anecdotes contenus dans cette histoire permet aux comédiens de donner toute la mesure de la plasticité de leur jeu.
Et l'on se laisse aller dans cette quête initiatique, dont on ne sait qu'à la toute fin où elle conduit...
Là aussi, le travestissement fonctionne bien : jamais les oiseaux, définis très précisément dans le texte (le moineau, le rossignol, le paon, le canard, la perdrix, le faucon, le héron etc..) ne sont mimés ou naïvement interprétés : un geste, une attitude une intonation suffiront à les évoquer en sollicitant notre imaginaire.

Dans ce spectacle, la narration annonce le conte, qui annonce une scène dialoguée, puis la narration reprend. D'incessants allers et retours entre ces trois modes de récit donnent un charme certain à le représentation et à la performance des comédiens et des musiciens.

L'adhésion au propos du texte n'est pas sollicitée avec insistance dans cette mise en scène, dont la légèreté permet au spectateur de s'interroger en douceur sur le sens de la vie humaine, dans sa dimension la plus mystérieuse…

A noter : « La conférence des oiseaux » dans l'adaptation théâtrale de J-C Carrière a été montée au Cloître des Carmes par Peter BROOK pour le Festival IN en 1979.La pièce eût un immense succès.

Christine Labourdette

Le début de quelque chose, mis en scène par Myriam Marzouki, le 17 juillet à Avignon.

La mise en scène de Myriam Merzouki du « début de quelque chose » d'après le roman de Hugues Jallon nous a laissées perplexes. Pourquoi ?
Le prologue nous plonge d'emblée dans la violence : récit effroyable d'une chasse d'un troupeau de sangliers se précipitant dans la mer, musique contemporaine forte renvoyant à un monde extérieur brutal. Montage « cut ».
Myriam Merzouki choisit alors de nous montrer des touristes futiles, occupés à des jeux comme on les imagine dans un club de vacances. Le texte nous met successivement en présence de deux manageurs manipulateurs et mercantiles et d'une bande de personnages avides de farniente, venus se reposer, oublier le monde. Tout est blanc, chaise-longues, costumes, murs… Seuls les verres – et c'est une trouvaille - sont remplis d'un liquide bleu qui instille le trouble. Cette ambiguïté est bienvenue.
Sont-ils des touristes à la recherche d'un Eden ensoleillé ? Les stagiaires d'un séminaire d'entreprise ? Des malades dans un hôpital psychiatrique ? De riches propriétaires protégés dans un domaine clos ? Est-ce pour eux le « début de quelque chose » ? De quoi ? D'une autre vie ? Le titre serait alors ironique puisque le « rêve » devient à leur insu cauchemar, comme le souligne Myriam Marzouki elle-même. La vacuité de leurs jours et la nonchalance élevée en art de vivre éloignent rapidement de nous ces personnages, dont on ne connait pas grand-chose, à part leur désir de vide travesti en règle de bonheur.
On voit bien ce qui a plu à la metteure en scène franco-tunisienne : l'opposition radicale, et coupable, peut-être entre le nord et le sud de la Méditerranée. Le parti pris est de nous montrer des « représentants » du Nord et d'évoquer par des mots et des images, le Sud. Mais son « Occident » est très sommairement évoqué, riche et superficiel : Occident malade, décérébré, tenu à l'écart de tout, niché au centre d'un pays anonyme sans doute dictatorial, secoué par des émeutes, une insurrection, une révolution. N'est-ce pas pour ces habitants-là, le « début de quelque chose » ?
Mais fallait-il réduire les personnages européens à des fantômes infantiles dans lesquels on a du mal à se reconnaître ? Leur jeu, la teneure de leurs échanges, tout semble « faux », ou du moins léger. Parallèlement à ce « néant », leur environnement se remplit de dangers, et les dialogues entre les deux manageurs ainsi que les images de la video en fond de scène, révèlent qu'il se transforme peu à peu en zone de guerre civile dont personne ne pourra s'échapper.
Cette gradation ne manque pas d'intérêt : la fin laisse entendre le pire, dans cette course des personnages vers le devant de la scène, comme dans le vide.
Cette fable finalement nous met en présence de deux « ombres » : les personnages sur scène ne sont que l'ombre d'eux-mêmes, ou de nous-mêmes; de l'autre côté, les révoltés du pays ne sont que virtuels. C'est sans doute pourquoi nous avons quitté, dubitatives, le lycée Mistral …

Isabelle Royer

Jérôme Bel : Cour d'honneur ou La fabrique du spectateur. 18 juillet 2013, Avignon

A Avignon, ce 18 juillet 2013, Jérôme Bel s'empara de « l'âme » des spectateurs : il en choisit 14 qu'il fit monter sur scène, 7 hommes et 7 femmes, et raconter « leur » Cour d'honneur.
Il posait ainsi les questions relatives au public : qui est-il ? Qu'est-ce qui se joue dans une salle de spectacle ? Comment le spectateur se laisse-t-il « embarqué » ? Est-il passif ? Actif ?

Nous avions vu en fin de saison dernière, au Havre, la pièce *Beaucoup de bruit pour rien*, de Shakespeare, mise en scène – librement - par la Compagnie des 26000 couverts, invitée par le directeur du Volcan.
Après avoir été mêlés anonymement au public, les comédiens se firent peu à peu connaître. Assis en cercle comme à l'origine, nous avons assisté avec bonheur à l'éclosion du théâtre.

Au Volcan, les comédiens étaient parmi nous.

Dans la cour d'honneur, des spectateurs étaient passés de l'ombre des gradins aux projecteurs de la scène, miroir tendu aux silhouettes muettes de la salle, d'un silence intense ou concentré, parfois toussotant, souvent riant.
Hommage au Festival et à Jean Vilar, aux deux directeurs, Baudriller et Archambault, salut aux publics.
Ces quatorze-là ne sont pas comédiens : ils racontent ce qu'un spectacle leur a apporté, ou non, comment le théâtre a changé leur vie, parfois.
Pas n'importe lequel : le théâtre particulier de la Cour d'honneur, c'est-à-dire, dans un lieu grandiose, celui qui a pu provoquer, ou décevoir, ou enflammer. Jérôme Bel l'affirme : *C'est avec la Comédie-Française le symbole absolu du théâtre, et ça n'en est surtout pas un. Impossible d'y répéter en journée.*

Spectatrices havraises curieuses des propositions des meilleurs créateurs contemporains programmés au Festival, la création de Jérôme Bel nous renvoie à notre passion du théâtre et à notre « rubrique des spectateurs ». Certains témoignages nous font rire. D'autres nous émeuvent car ils évoquent les douleurs de la vie accompagnées par la figure d'Antigone ou la douceur de la mort pour qui veut qu'on enterre ses cendres au Palais des papes.
Pourquoi offrir à des spectateurs cette place sur scène ? Les témoignages ne pouvaient-ils pas, comme l'un d'entre eux, faire l'objet d'un recueil ?
Démarche flatteuse, voire racoleuse …
Or la lumineuse simplicité du dispositif ne nous dissimulait pas le travail de Jérôme Bel : choix des individus et des textes, des œuvres et des comédiens de la Cour d'honneur, mise en scène.
Un des sens nous apparaît au fil des témoignages livrés en toute simplicité.

Ce qui est beau, c'est d'abord que le souvenir fait renaître la scène : Antoine Le Ménestrel escalade la façade du Palais, et c'est le même silence que lors de Inferno de Romeo Castellucci… Agnès Sourdillon - que nous avons vue si souvent au Havre avec le metteur en scène Alain Milianti - raconte avec la même candeur, et la même voix « citronnée », ses rendez-vous galants de l'Ecole des femmes. C'est le grand Maciej Stuhr qui nous bouleverse avec une évocation terrible de la guerre et de la culpabilité de tous, monologue des *Bienveillantes,* de Jonathan Littell, extrait d'*(A)pollonia* de Warlikowski.
Oui, les images de notre mémoire théâtrale sont vivantes : nous en sommes la trace.
Car si les artistes nous ont métamorphosés en public, ce qui est beau aussi, c'est que, l'instant d'une remémoration, la présence simultanée d'un comédien et d'un spectateur sur la scène les relie. Ici et maintenant, l'artiste et l'émotion partagée lient le passé et le présent.
Ces deux pièces, *Beaucoup de bruit pour rien* et *Cour d'honneur*, reposent sur l'idée que les publics sont vastes : ils peuvent être présents et conquis, mais aussi méfiants et exclus ou partant avant la fin. Et sur l'idée que le théâtre est un art essentiel, qui réunit et grandit ceux qui le font, sachant qu' acteur et spectateur – rêvés ou réels - sont indissociables.

Isabelle Royer

Chambre 20, exposition de Sophie Calle à l'Hôtel La Mirande à Avignon.

Nous avions vu l'été dernier, dans la chapelle des Célestins, l'exposition de Sophie Calle consacrée à sa mère qui venait de mourir : le parcours était moins funèbre qu'évocation de la vie et de la personnalité de Monique, Rachel.
Cette année, nous sommes conviés à la rencontrer chambre n°20 à l'hôtel de la Mirande, chic et désuet, derrière le Palais des Papes. Toute la suite est investie d'objets du passé de Sophie Calle, objets significatifs, objets appelant un cartel narratif, apparemment autobiographique.
Une file d'attente se forme devant l'hôtel. Vient-on pour visiter un hôtel avignonnais luxueux ? Vient-on pour rendre visite à la performeuse dont on se demande quelle sera la dernière proposition ? On nous intime de rester 30 minutes, pas plus, par respect pour les autres visiteurs.

Et nous voici dans un petit appartement ancien, à chercher et à lire, parfois après attente, parfois en se contorsionnant, des mots explicatifs, affichés dans l'entrée, le cabinet de toilette, la penderie, la coiffeuse… Rapidement l'intime s'affiche : elle raconte par exemple que, jeune femme, elle mimait avec Greg, son mari, l'action de pisser debout, fantasme de virilité mis en acte. Le texte est cru. Il donne le ton : la vie privée de Sophie Calle sera exposée, racontée, sans tabou, à l'aide d'objets-indices renvoyant à des scènes de sa vie.

« Des histoires vraies » selon le titre de son recueil paru chez Actes Sud. Du particulier à l'universel, n'y a-t-il qu'un pas ? Et à quelle place serons-nous lors de cette visite transgressive ?

On parcourt le récit fragmenté d'un passé, un chat empaillé, une robe de mariée, un magazine télé évoquant sa grand-mère décédée, un bout de matelas brûlé, une veste d'homme avec une cravate, les restes d'une violente dispute…Peut-être pourrions-nous aussi faire un état des lieux de notre vie ? Quels objets émergeraient de cette mémoire sélective, trieuse, voire manipulée ?
Notre intrusion dans l'intimité d'une chambre, l'acte de regarder l'artiste assise dans son lit, à peine dissimulée par ses lunettes noires, entourée du plateau du petit déjeuner, de son ordinateur et de son téléphone, avec lequel elle prend elle-même quelques photos (de qui ? de quoi ? dans quel but ?), interroge : sommes-nous voyeurs ? Qui est regardé ici ? Elle ou nous ? Sommes-nous au théâtre ? Elle semble un objet parmi les autres. Il est plus de midi…Face au lit, une fenêtre ouverte sur le Palais des Papes, une télévision retransmettant le tour de France, un miroir. Ne ressemble-t-elle pas à une malade, une copine peut-être qui nous recevrait dans son lit ? Certains lui demandent un autographe, d'autres lui murmurent quelques mots…Que lui disent-ils ?

Si nos souvenirs ont plutôt la forme d'images, le choix de Sophie Calle d'en meubler un petit musée, de manière concrète, renvoie à un véritable travail d'élaboration et de composition. Nous le visitons comme la maison d'écrivains ou d'artistes – George Sand, Balzac, Proust - ouvertes aux visiteurs curieux de découvrir des traces quotidiennes, banales, de ces grands auteurs décédés, dont la présence apparaît « en creux ».
Ici dans la chambre 20, la présence en chair et en os de l'artiste nous rend perplexes et nous gène. Beaucoup la regardent à peine ou furtivement. Elle a changé la donne ! Peut-être le questionnement né de cette performance nous accompagnera-t-il longtemps …

Isabelle Royer

Hommage à Patrice Chéreau octobre 2013 –
Adieu Monsieur Chéreau ! Des mots et des corps de Patrice Chéreau.

Quand la pièce de Bernard-Marie Koltès, *Dans la solitude des champs de coton* a été présentée au Havre, en 1995, dans les Docks, avec Pascal Greggory, Elisabeth Delestre, photographe de la Scène nationale Le Volcan, a pris une photo de Patrice Chéreau : c'est une tête de minotaure.

(crédit Elisabeth Delestre)

Pourquoi est-ce cette métaphore qui me vient à l'esprit ? C'est un portrait de profil, la tête à peine penchée, la face éclairée, le regard par en-dessous, sur le qui-vive : il joue le dealer, campé sur ses jambes, un peu trapu. Corps d'homme et tête de taureau.
Jeune il dansait, les pieds solides sur le sol, puis, à notre surprise, faisait le grand écart.

De quoi se souvient-on parfois d'un spectacle ?
Ici c'est de la travée de la scène, au milieu de deux séries de gradins de part et d'autre, face à face. On a l'impression d'un combat, on se rappelle le gris des lieux, de la terre, de la poussière, comme dans un labyrinthe, une atmosphère glauque où s'effectuait une rencontre fugace, l'obscurité presque complète, et deux cercles de lumière.
C'est aussi ces deux hommes s'esquivant et se frôlant dans la nuit, échangeant des paroles fortes et troubles. Les paroles échangées, je les ai oubliées. C'est comme une tauromachie. Qui sont-ils ? Sont-ils vendeur, acheteur, dealer, toxicomane ? Quel est l'objet de l'échange ?
Les corps sont musculeux, et les voix se brisent, parfois ils pleurent. Ne sont-ils pas des hommes glissés dans un duel d'amour ?

Quand ces deux hommes dansent avec violence, dans un parallélisme strict, je vois de l'amour. La férocité et l'attirance de l'amour. A la fin, ils se jettent l'un sur l'autre, pour se battre, et s'étreindre, peut-être à mort.
Ce que Patrice Chéreau nous apprenait alors, c'est que les timbres des voix, les regards, les larmes, les mouvements des corps, exprimaient, plus encore que les mots, des parts de désirs secrets, des envies mêlées de fuite et de pas en avant.
Ce sont ces intimes contradictions qui nous frappaient ce soir-là, comme un coup de poing, comme si elles étaient nôtres.

Isabelle Royer

La damnation de Faust, Opéra de Rouen 6 octobre 2013

Le mythe de Faust est sans doute plus complexe qu'il n'y paraît.
Frédéric Roels qui signe la mise en scène de *La damnation de Faust* de Berlioz, à Rouen, avec le Chœur Accentus et le Ballet de l'Opéra-théâtre de Limoges, privilégie une vision métaphysique, que le romantisme de Berlioz autorise. En effet, il serait réducteur de limiter cette légende dramatique en quatre actes de 1846, à une histoire d'amour, serait-elle explicite dans les deux amants vêtus de blanc qui concentrent nos regards dans la dernière partie de cet opéra…

Faust est une figure du savant, hétérodoxe dans la chrétienté médiévale de l'Inquisition, admiré à la Renaissance. Mais il est aussi une incarnation romantique de la condition humaine. Goethe en a fait une figure du Sturm und Drang. Berlioz s'est dit obsédé par ce personnage. Il s'inspire de la traduction de Nerval et il rédige lui-même plusieurs parties.

Que voyons-nous ? Le décor est grandiose. Un immense astrolabe conçu par le scénographe Bruno de Lavenère nous renvoie à la détermination de la position des astres, et à la répartition des étoiles en signes du zodiaque. A quelles influences est soumis le destin de Faust ?
Ce plan circulaire qui s'incline et qui tourne, significativement éclairé, rouge, blanc, bleu, semble une métaphore du temps inexorable qui passe, celui que Baudelaire nomme « *l'horrible fardeau du temps »,* de la fragilité de l'homme – montant ou descendant la pente tel Sisyphe - métaphore aussi de l'enfermement : seuls Faust et Margarita, sont prisonniers de ce cercle où Méphistophélès mène la danse avec ses esprits diaboliques.

La douceur du printemps, la gaieté ou la piété des paysans cèdent le pas devant l'amertume d'un Faust aux yeux aveuglés par un bandeau noir, savant insatisfait, assoiffé d'infini. Comme le poète frappé par l'Ennui, Faust est celui qui s'interroge : *« Où trouver ce qui manque à ma vie? Je chercherais en vain, tout fuit mon âpre envie ! »*
Ce désir existentiel que rien ne peut combler, le diable lui en promet satisfaction : « *Je te donnerai tout, le bonheur, le plaisir / Tout ce que peut rêver le plus ardent désir! »*

Le piège de l'opéra était sans doute d'un déséquilibre entre les différents éléments.
Or dans la mise en scène de Frédéric Roels, l'alliance des voix du chœur incarnant paysans, étudiants, soldats, démons « *aussi nombreux que possible* » demande Berlioz, avec le « troupeau de démons vicieux », les danseurs « *follets* » au pas cadencé dans la Marche hongroise ou drôles ou sensuels, et la force des clarinettes, bassons, trompettes, trombones, tuba, percussions, flûtes, hautbois,…tout concourt, d'une même puissance, à transporter le spectateur.
Que Faust dédaigne les plaisirs grossiers ou immédiats, qu'il se désole de son savoir incomplet et source de déception, que la foi ne puisse réconforter son cœur, il semble représenter la frustration.
L'intelligence de Berlioz est de jouer des désirs exacerbés de Faust et des attentes déçues de Margarita pour faire de Méphistophélès l'incarnation illusoire de la satisfaction.
Ah ! Son cri (*d'une voix tonnante*) ! *« Cohortes infernales! Sonnez, sonnez vos trompes triomphales, Il est à nous! ».*
Toute la fin de la mise en scène est une gageure : la course sur des chevaux noirs est représentée par un vol circulaire de Faust entravé et haletant. Pour des yeux cinéphiles, le pari est audacieux ! Passé le premier étonnement, on se surprend à être emporté par les *« Hop ! Hop ! »*, la voix de baryton-basse du jamaïcain Sir Willard White et *« le chœur en langue infernale »* inventée par l'auteur !

Toute la fantasmagorie du romantisme noir et des romans fantastiques retentit en écho aux terreurs intemporelles des *« monstre hideux en hurlant »* ou de *« l'essaim de grands oiseaux de nuit ! »*

Mais si l'Ennui de Faust rejoint l'angoisse de Baudelaire « *lassé de tout même de l'espérance* », tenté par l'ivresse « *grossière, poétique ou spirituelle* », si le savant est aussi un « *esclave martyrisé du temps* », Berlioz crée un opéra d'une puissance telle qu'elle sonne comme une gloire !

Isabelle Royer

Pearl, mise en scène de Paul Desveaux et Fabrice Melquiot, le 15 novembre 2013 au Volcan maritime.

Présenté comme une évocation de la figure de Janis Joplin, ce spectacle ressemble à un tour de chant. « Ce n'est pas un biopic. C'est une pièce ayant pour sujet le double de Janis : Pearl. Pearl qui devient un personnage à part entière » déclare le dramaturge.
C'est dire qu'écrire des chansons nouvelles, « à la manière de », faire de la jolie comédienne Anne Cressent la figure principale de Pearl est un pari risqué. Sauf à se demander pour quel public on crée cette pièce. Les jeunes spectateurs peuvent en effet découvrir un personnage dont la liberté semble se décliner selon «music, sex and drug». Les musiciens dans la salle auront peut-être été séduits par le concert.
Il est vrai que le thème semble à la mode. En juin dernier, certains ont pu assister au bar le Bistro, au Havre, à un spectacle de la compagnie Jocelyn Brudey créé autour des écrits et des pensées de ces figures mythiques de la littérature américaine. Il s'agissait de réfléchir aux liens entre révolte et démarche intellectuelle et littéraire.
Bernard Plossu dont nous avons découvert les photographies prises lors d'un voyage au Mexique, exposées au musée Malraux, n'est-il pas également un « beatnik », transformant le reportage photographique en art spontané et libre, évoquant « Sur la route » de Kérouac ?

Pour les autres cependant, l'argument est un peu court car c'est l'anecdotique qui l'emporte. Le décor est réduit à un studio d'enregistrement. Un personnage peine à naître de ces évocations.
Projet difficile, tant Janis Joplin a marqué nos esprits : ce n'est pas seulement sa voix éraillée et rauque, qui se brise souvent quand elle chante, sa forte présence sur scène malgré l'alcool et l'héroïne. Son talent, une certaine générosité et sa fragilité l'ont classée parmi les mythes. Le concert de Woodstock en 1969 auquel elle participa avec son amie Peggy Caserta, est significatif de cette houle qui révolutionna quoiqu'on en dise, les idées et les façons de vivre des jeunes d'après-guerre.
La figure de Janis Joplin nous parle de libération sexuelle et des changements des années 60, en lien avec la Beat Generation, mouvement littéraire, social et culturel d'une importance considérable.
Retenons pourtant les textes forts de Fabrice Melquiot, sur l'art du chant palliant l'impossibilité et la douleur de la parole, sur la mort précoce de Janis à 27 ans que l'auteur déroule avec émotion sur l'histoire du siècle.

Isabelle Royer

« Le Tourbillon de l'Amour » spectacle japonais de Daisuke Miura - Volcan/ Automne en Normandie le 20 novembre 2013

De ce spectacle, à l'esthétique réaliste, qui fait plutôt penser à une émission de télé-réalité qu'à une pièce de théâtre, je retiens les contraintes dans lesquelles les personnages sont pris, malgré la liberté sexuelle qui semble leur être proposée dans ce club de rencontres d'une grande ville japonaise.
Les règles sont strictes : hygiène corporelle, changement de partenaire, pas d'attachement affectif, interdiction de donner son n° de téléphone, obligation de « baiser » et d'avoir du plaisir ; sinon pourquoi venir ??

On est loin du sexe joyeux, imprévisible, surprenant, ludique... Tout est codé, cadré, sous l'oeil vigilant du barman et de la femme du patron. Et personne ne songe à s'opposer, sauf un jeune homme qui semble tomber amoureux d'une jeune étudiante venue là pour la première fois.
Un surgissement de violence arrive entre eux (et non contre le processus qui les contraint) lorsque les personnages, parvenus à un degré d'excitation extrême, se déchainent contre un « bouc émissaire ».

Et lorsqu'à la fin de la nuit, le soleil rentre dans l'espace, on est tout étonné et soulagé de voir que le réel revienne, tant le huis-clos et le cérémonial ont semblé étouffants et éprouvants.
Car au final, il s'agissait bien là de consommer du sexe, les clients faisant le service eux-mêmes.
Chacun repart au petit matin, les femmes d'abord, les hommes ensuite « pour éviter le harcèlement », persuadé d'avoir passé un bon moment...
Mais la distanciation fonctionne, celle proposée par B.Brecht, nous rions aussi souvent de l'humour de certaines répliques et repartons, nous spectateurs, édifiés sur la marchandisation galopante de nos sociétés occidentales, contaminant les activités et les désirs humains les plus intimes.

Christine Labourdette

Nora ou une maison de poupée d'Henrik Ibsen - Volcan maritime – 26 novembre 2013

Herbert Fritsch, la société bourgeoise est infantile et effrayante.
Herbert Fritsch a montré au Volcan *Nora ou la maison de poupée* d'Henrik Ibsen en version originale. Si nous apprécions d'entendre l'allemand, nous regrettons amèrement la gestion désinvolte des sous-titres, car un mauvais placement des cartels a privé beaucoup d'entre nous d'une grande part de compréhension !
Ceci dit, j'ai longtemps pensé qu'Ibsen était féministe, révolté par la situation de la femme dans la famille bourgeoise, et que Nora en était un exemple bouleversant. Le texte d'Ibsen est de 1879. C'est l'époque d'Anna O., la jeune femme hystérique suivie par Breuer et connue de Freud.
Mais Ibsen, pour Herbert Fritsch, présente une vision globale de cette société : tous ses protagonistes sont asservis, les femmes sont des poupées, les hommes sont des pantins. Cet enjeu, sur scène, est visuel. Fritsch prend les mots au pied de la lettre : une « maison de poupée » est une maison de poupée. C'est un jouet vieux de quelques siècles, merveilleux univers réduit de figurines articulées, que les enfants font parler et se mouvoir comme des humains. « *Notre foyer n'a pas été autre chose qu'une salle de jeux. J'ai été ta poupée, comme j'ai été la poupée de papa. Et les enfants à leur tour ont été mes poupées. Je trouvais ça plaisant quand tu jouais avec moi, tout comme vous trouviez ça plaisant quand je jouais avec vous.*» dénonce dans un éclair de lucidité Nora, ici danseuse sur pointes, jouée par Manja Kuhl.
L'habileté du metteur en scène est de donner à tous ses personnages, femmes et hommes, devant un grand sapin en papier évoquant un dessin d'enfant (ou la Norvège), la mobilité saccadée des marionnettes. Car tous sont perdants au jeu de la bourgeoisie. Le spectateur est devant une mise en scène, un décor, un jeu des comédiens, complètement irréalistes, déployés le plus loin possible dans le sens de l'interprétation d'Herbert Fritsch. Il en est perplexe et fasciné, comme devant une démonstration.
Cette société est un lieu de faux semblants, de conformismes, d'apparences. C'est le règne du non-dit, les sentiments en sont soigneusement policés, masqués, voire détruits, le désir n'y a aucune place. Ce que nous voyons, c'est que la ruse secrète de Nora pour payer des soins à son mari, « un faux et usage de faux », rompt un double pacte, celui de l'argent et celui du mariage.
Dès lors, après sa découverte, tout se délite. Les pulsions sexuelles et violentes se déchaînent, c'est ce que Fritsch montre alors sans concession et avec justesse. Tout ce qui déborde alors hors du cadre imposé est « sauvage ». On pense aux tableaux des expressionnistes James Ensor ou Egon Schiele. Le portrait des bourgeois guindés se mue en bestiaire, et l'on assiste, effarés, à la mise à nu d'un monde qui se targuait d'être civilisé.

Isabelle Royer

The lunchbox, un film de Ritesh Batra , au cinéma Le Sirius décembre 2013

Ce n'est pas un résumé du film mais une présentation de la ville de Bombay, de l'histoire des porteurs de gamelles avec l'éclairage donné par l'anthropologue invitée à une des projections au Sirius et du réalisateur Ritesh Batra.
Dans toutes les civilisations, la préparation du repas a une importance certaine. À Bombay, Ila (femme de la classe moyenne et de religion hindoue) concocte de bons petits plats pour son mari. Un système ingénieux de portage permet aux hommes de se restaurer à moindre coût sur leur lieu de travail.
Ce film est à la fois un documentaire sur plusieurs quartiers et classes sociales de la mégapole qu'est Bombay avec ses 17.000.000 d'habitants (1), une réflexion sur la condition féminine dans les classes moyennes et également sur la dureté de la vie. Mais c'est aussi une histoire sentimentale entre deux personnes souffrant de solitude et reliées par une erreur de distribution de ces fameuses gamelles.

Lorsqu'on se promène à Bombay à l'heure du déjeuner, on découvre le manège de ces hommes habillés en blanc et coiffés d'un petit calot de la même couleur. Ce ne sont pas des religieux, mais des porteurs de gamelle, les *dabbawalahs*.
La circulation y étant dramatiquement paralysée, les travailleurs des classes modestes préfèrent le transport ferroviaire aux transports routiers. Quittant très tôt leur domicile pour arriver à l'heure sur leur lieu de travail, ces petits employés, pour ne pas avoir recours à la restauration rapide, se font livrer le repas de la mi-journée – préparé tranquillement par leurs femmes dans la matinée suivant les prescriptions alimentaires de leur caste – par les *dabbawalahs*, qui, dans chaque quartier collectent, trient et rassemblent les boîtes, marquées des noms des destinataires et de l'adresse de livraison.
À chaque gare, les boîtes sont remises à un *dabbawallah* local, qui les livre aussitôt à l'adresse correspondante. Les boîtes vides sont rassemblées après le déjeuner et renvoyées dans leur maison respective, le tout pour une somme minimale et avec la plus grande ponctualité. Le taux d'erreur est estimé à 1 pour 16 millions, y compris au plus fort de la mousson. 175 000 clients par jour sont ainsi approvisionnés depuis plus d'un siècle.
Le cinéaste indien Ritesh Batra a imaginé l'impensable, l'erreur de livraison, et en a imaginé les conséquences. Tout est exprimé avec beaucoup de finesse et d'humour : les trains bondés où l'on ne peut plus s'asseoir, tout comme pour Saajan qui est chrétien (l'excellent Irrfan Khan), l'impossibilité de réserver une tombe allongée au cimetière, l'étude d'Harvard sur le transport des boîtes qui est véridique. La place manque même au cimetière!
Issus de milieux sociaux et de religions différents, la jeune femme et ces deux hommes ont en commun une même solitude et l'indifférence qui les entoure. L'espoir – sans doute vain – d'une échappée à la mélancolie ambiante anime ces êtres simples, sympathiques et injustement solitaires, qui nous donnent une leçon d'optimisme dans des conditions de vie particulièrement difficiles. Le personnage de Shrek joué par Nawazuddin Siddiqui, acteur de la nouvelle vague du cinéma indien, qui prend son destin en main et finit par se marier avec son amoureuse (mariage musulman), les porteurs de gamelles, le cireur de chaussures montrent qu'on peut s'en sortir avec des petits moyens.
Le cinéma occupe une place importante dans la vie quotidienne des indiens, tout comme la musique. En Inde, tout le monde s'approprie la chanson avant la sortie du film.
Ici, on découvre la prouesse du hors champ et de la synchronicité : on ne montre jamais la voisine qui donne des conseils à Ila (l'actrice de théâtre Nimrat Kaur) pour rendre ses plats cuisinés irrésistibles. Elles ne sont jamais dans le même champ, tout comme Ila et l'inconnu pour qui elle cuisine. Pourtant nous sommes touchés par la relation existant entre eux, exprimée avec finesse et humour.
Tout au long du film, on ne nous montre pas ce qu'on nous dit. Ritesh Batra met en œuvre des moyens visuels et sonores tissant des liens entre les personnages : le ventilateur, les lettres, la musique romantique lorsque Saajan lit une des lettres, le bruit de sa respiration qui traduit son émotion, la chanson des enfants qui jouent dans la rue, la chanson du film dont parle Saajan dans une de ses lettres et qu'Ila réclame à sa voisine. Tous ces éléments servent également de raccord entre les différentes séquences. Un raccord c'est un élément sonore ou visuel (couleur, objet, voix, bruit, musique)) permettant de passer d'un plan à un autre sans gêner la perception du spectateur.
Saajan écrit et lit en anglais, comme la classe moyenne urbaine en Inde, Ila en hindi. C'est cela qui a sans doute touché les indiens et contribué au succès du film dans tout le pays. La langue de l'état du Maharashtra où est située Bombay est le maharati.
L'image du fonctionnaire semble dépassée, mais elle correspond à la réalité du travail dans une partie de la ville. Il y a plusieurs Bombay dans Bombay.
Les porteurs de gamelle appelés *gaddi (livreurs)* chantent pendant les trajets ; l'investissement religieux est important. Ils sont environ trois mille et les *mukadams (contremaîtres) 2000.* Ils restent attachés à leur village situé à 150 km de Bombay d'où ils partent entre 4 et 5 heures chaque matin. Leur habit blanc est la tenue des paysans. Le métier existe depuis 120 ans, il s'est construit au fil du temps. A l'origine, c'est un britannique qui avait demandé à son employé de lui apporter les repas.
Ils refusent le système des castes. Ils sont illettrés, mais il y a une telle solidarité entre eux que lorsqu'un nouveau client est ajouté, ils décryptent le trajet grâce à un code de signes et de couleurs appliqué à chaque tronçon (trait rouge puis cercle jaune, etc..). Ils ne savent pas forcément d'où vient la boîte puisque celle-ci passe entre les mains de 4 à 5 porteurs, ni où elle va, seuls les maîtres le savent. Le seul nom connu, c'est le point de départ.
Ritesh Batra appartient à la génération de la nouvelle vague du cinéma indien. Son film a un profil un peu particulier : c'est à la fois un cinéma d'auteur et une comédie romantique. Grâce à la vie qui s'en dégage, il parvient à donner une image positive et de l'espoir malgré les épreuves traversées par chacun des personnages.

La singularité des porteurs de gamelles a inspiré l'écrivain Salman Rushdie dans *« Les versets sataniques »* : « Pendant son enfance, on l'emmena dans la ville-garce, sa première migration ; son père y avait un emploi parmi les inspirateurs aux pieds ailés des futurs quatuors de pousseurs de chaise roulante, les porteurs de repas ou *dabbahwallah* de Bombay »
Je vous recommande le livre d'Alexandra Quien, anthropologue indianiste, « *Dans les cuisines de Bombay* » où elle décrit très bien les petits métiers et l'ambiance de la ville.

(1) - l'aire urbaine de Bombay réuni 18.200.000 habitants, celle de Paris 12.200.000 hab

Liliane Bouret

« Mon travail au Havre… » Oscar Niemeyer raconte la naissance du Volcan (1978-1980) A propos du documentaire projeté à l'Assemblée Générale de la M.C.H. 19 décembre 2013

Charles Mounier et Claude Mouviras réalisent en 1983 un film de 12 minutes qui retrace la construction de la Maison de la Culture du Havre (le Volcan aujourd'hui), illustré d'images d'archives et enrichi par les explications du célèbre architecte, Oscar Niemeyer.

(lexpress.fr)

De 1978 à 1980, on voit sortir de terre ce majestueux ouvrage en béton commenté par son créateur !
Du parking initial labouré, creusé au plus profond de ses entrailles par des engins gigantesques pataugeant dans la boue, émerge peu à peu l'élégante envolée de béton brut hissée patiemment par les mains des ouvriers habiles. Mètre après mètre la couronne de béton ondule et s'élève opiniâtre, vers le ciel. Le corset de bois brut dévoile peu à peu ses courbes. Et comme un papillon quittant sa chrysalide « notre » Volcan s'ébroue et sort de sa gangue, déployant ses lignes pures et majestueuses dans l'espace. Oscar Niemeyer commente depuis Rio cette naissance somptueuse avec son économie de mots habituelle. « Mon travail au Havre consistait à faire une chose avec beaucoup de liberté. Des éléments très simples. Comme ça… ». Et il trace au crayon une de ses fameuses esquisses : deux traits époustouflants de simplicité, la coupe des deux bâtiments. Comme deux grands « M » arrondis, signes cabalistiques, idéogrammes stylisés qui sont pourtant évidents : nous voyons les deux Volcans ! « Et la cour qui complète tout le projet. .. » Il change de feuille blanche et tel un maître d'école il explique en quelques phrases la solution qu'il a choisie pour combattre le vent. Il place, derrière une ligne (le niveau haut) un passant (une sorte de croix) qui regarde les bâtiments à l'horizontale (le haut de deux « M ») mais dont le regard plonge aussi 4 mètres en dessous, vers le niveau bas. Niemeyer a trouvé la solution contre le vent et le froid : la place enterrée ! Et il multiplie ainsi les points de vue et les surprises du regard. Il change alors de page et trace l'emprise au sol : deux cercles en plan, un grand et un petit qu'il encadre d'un trait rapide et il poursuit : «… et le carré de la place, les bâtiments et des courbes qui les relient. » Et alors, comme par magie, apparaît la silhouette de la colombe que révèle aujourd'hui les photographies prises en plongée. Du croquis à l'espace, Oscar Niemeyer ne cesse de nous surprendre…
Plus tard, dans son bureau le dos tourné aux magnifiques montagnes en arrière-plan, il explique les fondements de son architecture, « la liberté plastique que Pampulha (1) a fait naître avec l'utilisation sans peur du béton et de toutes ses possibilités. La recherche d'une architecture différente, plus légère, plus créatrice. » Cette audace, il la développe en fuyant l'angle droit qu'il déteste et en privilégiant la courbe qui, grâce au béton, lui permet toutes les fantaisies.
Au Havre dit-il, il veut « faire exprimer au béton sa solution la plus audacieuse ». Ainsi, « l'architecture apparaît dès que la structure est achevée » (contrairement aux immeubles traditionnels qui ont besoin pour être définis d'être complétés a posteriori par des éléments ajoutés à la structure).

Le film accompagne chaque étape du chantier colossal qui donne naissance à ce volume en mouvement entouré par les immeubles Perret statiques et morcelés. Quel contraste !
« La beauté c'est le contraste, comme au Palais des Doges où les colonnes avec leurs arabesques offrent un contraste splendide avec la paroi lisse qu'elles soutiennent. La tradition est importante mais c'est un poids. Il ne faut pas retourner au passé. Il faut innover, inventer, chercher à faire des choses différentes avec les matériaux actuels, faire une architecture libre et créatrice. L'architecte doit créer aujourd'hui le passé de demain !».
(1)Quartier neuf bâti en 1940 à Belo Horizonte, Brésil par Oscar Niemeyer, qui fondera son esthétique.

Christine Baron Dejours

« Où t'es, Papa *(Noël)* où t'es ? Dis-moi, où es-tu caché…? » ISEL- 20h30, le 20 décembre 2013.

Pourquoi tant d'agitation à cette heure tardive devant l'ISEL ? Les cours sont pourtant terminés. Pourquoi les étudiants se hâtent-ils vers le grand amphi ? Une dernière conférence sur les travaux avant les vacances ? Un discours du directeur sur le prestigieux label EUR-ACE? Et pourquoi tous ces jouets empilés dans le couloir? Le Père Noël fait peut-être une communication de dernière minute sur la logistique chez les lutins, avant d'attaquer les cheminées.
Pas du tout. Les premières années proposent ce soir leur spectacle de Noël. Le prix du billet d'entrée : un jouet.
A l'heure pile, silence. Le spectacle commence !
Pendant 1heure 30 sur un rythme endiablé, toute la promo va faire son show en deux parties: un Père Noël à éclipses et des contes de fées revisités.
Une « metteuse » en scène qui contre vents et marées mène sa troupe à la baguette avec une autorité à toute épreuve. Spectacle dans le spectacle, mise en abyme astucieuse, péripéties, surprises en tout genre. On rit beaucoup. Et puis des princesses, des princes, des héros de BD ou de jeux vidéo qui veulent réécrire les histoires et réinventer les « happy end». Un astucieux méli-mélo joyeusement irrévérencieux !
Quelle énergie sur scène ! Quel beau travail collectif ! Chacun joue sa partition en accord avec les autres et on imagine le casse-tête pour attribuer les rôles car tous trouvent leur compte dans la mise en scène ingénieuse… Mais quel plaisir de reconnaître, sous le maquillage, les étudiants studieux des TD du mardi et du mercredi ! Ce Schtroumpf bleu lavande, c'est Augustin ? Et ce Simplet plus vrai que nature, Louis ? Là, Mario, le plombier malin, c'est Vincent ! Et le myope un peu bêta qui croit avoir vu le corps du Père Noël, Elian ! (avec un « T » ou pas ?). Et Clémence, la coach énergique ?
Tous donnent le meilleur d'eux-mêmes et font twister les héros : le génie de la lampe d'Aladin, le miroir de Blanche-Neige (la belle Hélène aux lèvres rouges), le Prince Charmant, Superman super musclé. Pas de temps mort. Les tableaux s'enchaînent, les chœurs succèdent aux dialogues, les époques se mélangent : la Belle au Bois Dormant côtoie les héros de jeux vidéo et la Fée Carabosse fait bon ménage avec un chic-issime Bourvil ! Bourvil ? Mais c'est Simon qui vient de sauter sur le plateau avec une élégance très british. Quel tourbillon ! Les jeunes artistes se déplacent à l'aise sur le plateau avec beaucoup de souplesse et d'énergie. Ils descendent les gradins, les remontent dans une course folle. C'est époustouflant et très drôle. La salle applaudit de bon cœur avant de se lancer dans une grande farandole!
Bravo les artistes !*
Et bravo Colette, si chaleureusement applaudie, acclamée à juste titre par une salle conquise.
« *For-mi-da-ble ! Vous étiez formidable… ! »*

Christine Baron-Dejours, *TD Ecriture et Culture Générale* (2013-2014)
**Et bravo Mégane, Nadège, Raphaël ,Louay, Lucille, Marie, Solenne, Sofian, Victorine, Maurine, Marion, Sarah, Arthur, Thomas, Chloé, Mathilde, Amélie, Baptiste, Antoine, Louis, Elise, Pauline, Damien, Stéphanie, Jordan, Yasmina, Amanda, Constant, Perrine, Guillaume, Florine, Clément, Benoît, Adrien, Bastien, Baptiste, Floriane, Jean-Baptiste, Délia et Sami qui n'ont pas eu la place qu'ils méritaient dans mon texte…*

L'enfant et les écrans Compte-rendu d'une conférence de Serge Tisseron, organisée par l'Association Les Amis du Sirius au Havre.

Serge Tisseron, né le 8 mars 1948 à Valence (Drôme), est un docteur en psychologie, psychiatre, et psychanalyste français. Il est sollicité en tant qu'expert auprès de diverses instances de décision pour éclairer le législateur sur les conséquences des nouvelles technologies (Commission des Lois, Office

d'Evaluation Parlementaire, Protection Judiciaire de la Jeunesse, Centre d'Analyse Stratégique...). Il a initié une campagne d'affiches inspirée de ses travaux, (voir les liens à la fin du texte).
Le 6 novembre 2013, il a reçu à Washington un Award de la FOSI (Family Online Safety Institute) notamment pour la campagne 3-6-9-12. "Award for outstanding Achievement". La cérémonie a eu lieu au Ronald Reagan Building and International Trade Center. Jusqu'à présent, les awardés de la FOSI ont toujours été anglo saxons.
"*Les nouvelles technologies modifient la manière de percevoir les autres et soi-même*".
En préambule, Serge Tisseron a évoqué le peu d'intérêt pour cette question dans les années 1990. Après quelques données concernant le développement du nouveau-né et du jeune enfant, il nous a présenté sont étude sur les repères (ou balises) « 3-6-9-12 » destinés aux parents, médecins, éducateurs et aux enseignants.

Les repères spatiaux, sensoriels :

Dans les premiers mois l'enfant prend, il secoue.
Quand nous venons au monde, les régions cérébrales enregistrent les informations auditives et visuelles. Mais aussi depuis 15 ans, on sait que ces régions ne sont pas connectées entre elles. L'enfant doit aborder les différents objets (visuels ou sonores) avec ses différents sens. Il s'imprègne d'un certain nombre de perceptions. La télévision n'est pas trop adaptée à cet état de fait.

Les repères temporels :

Avec un jeu de cubes, le jeune enfant les dispose dessus, à côté, les fait tomber. Avec un livre en carton, il tourne les pages et découvre qu'il y a un avant, un pendant, un après.
Il va encore mieux construire des repères temporels si un adulte lui raconte une histoire, avec un début, un présent, un avenir.
La régularité des horaires de vie, avec des activités à heure fixe, au même endroit, un vêtement de jour, un vêtement de nuit va l'aider à se structurer.
Il n'a pas la notion de la durée ni de l'espace. Son corps est prolongé en quelque sorte par l'espace qui l'entoure qui est un espace de sollicitations, de perceptions sensorielles.
Qu'il soit placé devant l'écran pour regarder un Dvd ou bien une émission télévisée, tout est dans un éternel présent. Il faut être un spectateur drôlement aguerri pour penser qu'il y a un avant, ou à ce qu'il y aura après.

Les balises « 3-6-9-12 » :

Il faut éviter la télévision ou le DVD avant 3 ans. Dans la réalité, c'est rarement le cas.
Depuis 1990, de nombreuses études sur les enfants placés devant un téléviseur avant l'âge de 3 ans montrent des conséquences inquiétantes : une prise de poids qui subsiste, des difficultés de concentration et d'attention.
« Ça ne veut pas dire que les parents ne peuvent pas regarder 10 minutes par jour petit Ours Brun ou l'âne trotro avec leurs enfants de deux ans, deux ans et demi. Ce qui est important c'est la relation que l'adulte va avoir avec lui. C'est plus facile d'interagir avec un enfant et une tablette tactile (pour jouer, pas apprendre) qu'avec une TV qui ne présente aucun intérêt. »
Le Docteur Linda Pagani, spécialisée dans les troubles liés à l'école, a étudié le cas de ces enfants qui deviennent le bouc-émissaire de leurs camarades vers l'âge de 8-10 ans. En fait, c'est le contraire de ce qu'on pensait : ils se sont construits en spectateur du monde, et non pas en acteur. Ils ont grandi devant un téléviseur, sans avoir à se confronter aux autres et à la réalité.
Même quand le tout-petit ne la regarde pas, et que les parents laissent l'écran allumé ou bien regardent : cela gêne beaucoup. Imaginez que vous lisiez dans une pièce avec une télé immense qui hurle !
« Plus un bébé a des périodes de jeu longues, plus on peut espérer qu'il aura un développement satisfaisant ». Tiffany Pempec.
« Les écrans non interactifs ne sont pas indispensables. Les études montrent que TV et DVD n'ont que des conséquences négatives. Aujourd'hui, il y a très peu de tablettes adaptées aux tout-petits. C'est terrible mais l'étude de Pagani montre que la quantité de temps passé à regarder ces programmes est directement corrélée avec le ralentissement des acquisitions. Avant trois ans, l'enfant doit organiser sa réaction au monde sensible, appréhender les objets à travers des informations de tous ses sens. C'est pour cela que les meilleurs jouets avant trois ans, ce sont les jouets traditionnels. »

Entre 3 et 6 ans, le jeune enfant explore le monde et acquière le langage. Il utilise ses 10 doigts. Cette activité est très importante pour développer certaines capacités cérébrales qui apparaissent à cette période.
Pas de console de jeux avant 6 ans :

« Une demi-heure, trois quarts d'heure de TV est bien suffisant. Ne jamais dépasser une heure par jour. Avec quatre conseils : limiter le temps d'écran, veiller à la qualité des programmes, stimuler les pratiques créatrices, demander à l'enfant de parler de ce qu'il voit ou fait sur les écrans pour favoriser le passage de l'intelligence visuelle à l'intelligence narrative. Il faut savoir que 80 % des programmes regardés par les enfants ne leur sont pas spécifiquement destinés. L'important va être d'introduire l'enfant à l'autorégulation et à l'idée du temps. Et puis dès cet âge-là, stimuler les pratiques de création, notamment que l'enfant puisse faire de la photo. Il fait des photos différentes de celles des adultes, des photos dont on peut parler. On peut ainsi introduire les notions de droit à l'intimité, de droit à l'image. Pas de console de jeux vidéo personnelle (qui isole) avant 6 ans. Eventuellement jouer ensemble sur la console du salon. »
A 6 ans, il faut éviter la console de jeu portable qui n'utilise qu'un doigt sur deux et fixe l'attention sur aucune activité de développement. Les doigts ne sont pas encore reliés au cerveau : les activités qui mobilisent les 10 doigts comme les jeux de construction, de ballon, les activités manuelles sont prioritaires.
Les jeux numériques intéressants comportent du texte et ne concernent que la tranche d'âge de 7-8 ans.

Entre 6 et 9 ans, l'enfant découvre les jeux de société dont il apprend les règles : les règles du jeu social qui sont celles de la société.
On n'envoie pas un enfant dans la rue avant de lui avoir appris les règles de sécurité (feu rouge, feu vert). De la même manière, on ne laisse pas un enfant naviguer sur internet sans un apprentissage.
IL existe un fascicule pédagogique disponible dans les classes de CP et CE concernant l'apprentissage de l'utilisation d'Internet : « Le cerveau, les écrans et l'enfant » (voir réf.en bas de page). Il permet au jeune élève une meilleure compréhension du fonctionnement de son esprit avec son écran, sans son écran et aborde la question du droit à l'image, à l'intimité, au risque de ce qu'on y met : des mensonges, des choses vraies ou pas vraies.
Le but recherché, *c'est de préparer l'enfant dès 6 ans pour qu'il puisse y aller dès 9 ans* en ayant compris que le jeu social sur Internet est différent du jeu social dans la société. Qu'il est important d'utiliser un pseudonyme dans un univers où la mise en scène est théâtralisée.

Pas d'internet avant 9 ans !
Avant 9 ans, les enfants n'ont pas grand-chose à faire sur internet ou alors un internet extrêmement protégé. Laisser l'enfant gérer ses écrans, lui apprendre l'autorégulation : s'il a une console de jeu, s'il a accès à la TV, à une tablette, lui demander comment il pense gérer son temps devant les écrans. C'est très important de montrer à l'enfant que l'on se préoccupe de ce qu'il fait, de ne pas perdre le contact avec lui.
C'est les 3A :
- l'autorégulation (gérer son temps)
- l'alternance (parler d ce qu'il a vu ou fait
- l'accompagnement (regarder, faire des choses avec lui). »

La vie est assez compliquée. Si on va sur Internet, c'est pour fabriquer quelque chose qui n'est pas notre vie. Beaucoup de gens déprime car les autres enjolivent, cachent leurs différences. Il suffit d'expliquer cela aux enfants.

Entre 9 et 11-12 ans, c'est l'entrée au collège. L'enfant va cultiver le désir de prendre de nombreux repères en dehors de la famille. Les jeux vidéo sont gratuits, c'est le modèle économique. Les enfants croient que les écrans sont gratuits. Ce sont des modèles économiques très forts.
Facebook gagne énormément d'argent en utilisant nos données.

Internet accompagné jusqu'à 11-12 ans
« Continuer à encadrer les activités internet mais là il va falloir être plus clair sur le fait que la loi commune s'applique à internet. Parler du plagiat, du droit à l'image, à l'intimité. L'enfant va commencer à s'autonomiser sur internet. Il faut savoir que 80 % des enfants ont vu des images pornographiques sur internet avant onze ans. La question qui va se poser est celle du téléphone mobile. Il faut savoir que dès que l'enfant aura un téléphone mobile, il s'éloignera beaucoup plus rapidement de ses parents. »

Il faut éviter les réseaux sociaux avant 12 ans. Avant cet âge, c'est la catastrophe : les propos diffamatoires ou inventés vont paniquer les enfants.

Avant 10 ans : un enfant a de la difficulté à pouvoir vivre et se représenter deux émotions en même temps. Lors d'un repas de famille, si un adulte raconte une blague salace, les adultes peuvent en rire et l'enfant en

ressentir une gêne. Or sur Internet, c'est tout le temps ainsi. Par exemple, la pornographie qui fait rire un adulte et fait ressentir la honte à un enfant.
La raison donnée pour justifier une émotion n'est pas la bonne. Un enfant pleure car on ne lui a pas donné le dessert qu'il aime, mais sans le signifier. L'adulte va croire qu'il est malheureux, *or un enfant va croire ce que dit le copain*. Sur Internet, on voit un tas de situations où les gens transforment ou magnifient leur vie sans en donner l'explication.
Il faut vérifier si vos enfants sont sur les réseaux sociaux car ils ne le disent pas. Si à 9 ou 10 ans votre enfant s'inscrit sur facebook, s'il met son âge il va être rejeté. Ses copains vont lui dire de mettre 13 ans. Le problème à cet âge n'est pas dramatique. Seulement, à 13 ans il en aura 17 sur Facebook.
Je connais une mère qui s'étonnait que des hommes s'adressent à sa fille de 10 ans. Un conseil important : vérifiez que vos enfants ne mettent pas leur date de naissance avant leur 13ème anniversaire.

Après 13 ans, on peut les autoriser. Pour eux, c'est un peu une cour de récréation. Ceux qui ont une meilleure socialisation sur facebook ont beaucoup de copains dans la réalité.
ESPACENUMERIQUE/ESPACE VIRTUEL : cette notion est dépassée. L'espace numérique est tout aussi réel que le monde physique. Seules les règles sont différentes.
En 2012-2013, un rapport de l'Association Américaine de Psychiatres constate un grand nombre de maladies, mais pas d'addiction aux jeux vidéo. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de jeu pathologique. Ce ne sont pas les mêmes circuits cérébraux que pour les drogues.
Il n'y a pas de syndrome de sevrage : on peut enlever la console sans risque. Il n'y a pas de risque de rechute : un gros joueur devient un petit joueur ; contrairement aux fumeurs, buveurs etc…
Le problème, c'est que jouer trop, trop longtemps et la nuit, cela va devenir problématique pour les études ou plus tard le travail, la vie sociale et familiale.

La prévention des pathologies des écrans commence à la maternelle, si vous régulez son temps. Si vous ne le faites pas, l'adolescent n'acceptera pas d'être limité.

Comment s'y prendre ?

En lui apprenant à gérer le temps très tôt. Savoir dire non ou oui, quel programme, combien de temps, et être capable de le lui rappeler : cela fait une demi-heure, c'est ce que nous avions convenu.
En se renseignant auprès d'eux ou sur des forums au sujet des jeux prêtés ou téléchargés : comment joue-t-on, quelles sont les règles, le nombre de participants, l'âge requis et s'opposer fermement aux jeux ne correspondant pas à leur âge. On voit des enfants de 11-12 ans jouant à Call Duty, où l'on tire sur tout ce qui bouge, alors que c'est destiné à un public de jeunes majeurs (pour les plus de 18 ans !).

Liliane Bouret

Une bibliographie et des sites Internet :

Parmi les nombreuses publications de Serge Tisseron, on peut consulter:
· *Les dangers de la télé pour les bébés*, 2009, Toulouse : Eres
· *Faut-il interdire les écrans aux enfants ?*, avec Bernard Stiegler, 2009, Mordicus
· *3-6-9-12, apprivoiser les écrans et grandir*, Toulouse : éres, 2013
Et un article :
http://www.journaldunet.com/itws/it_tisseron.shtml
Une campagne d'affiches qui reprend les idées principales de la conférence dans un but d'éducation aux écrans et de prévention de leurs dangers est en cours.
Ces affiches sont disponibles auprès des éditions Erés (eres.com).
Le fichier numérique est également disponible pour les différents partenaires qui souhaitent s'associer à la campagne et peut être modifié à leur convenance, en particulier pour mettre leur logo s'ils le désirent, mais aussi de toute autre façon pourvu que le message essentiel soit sauvegardé.
Ces affiches sont destinées à être placées dans les écoles, les crèches, les PMI, chez les pédiatres, etc., d'autant plus que la règle 3-6-9-12 a été adoptée en 2011 par l'Association Française de pédiatrie ambulatoire (AFPA) et a reçu le soutien de l'académie des sciences dans son avis du 22 janvier 2013.
Le fichier numérique des affiches est disponible auprès de madame Anne Bardou:

a.bardou@editions-eres.com
Un livre collectif publié par l'Académie des Sciences : "L'enfant et les écrans"
Éd. Le Pommier - Janvier 2013 - 17,00 €
"L'enfant et les écrans" est lauréat du prix Roberval 2013, mention Jeunesse

http://www.fondation-lamap.org/fr/page/15699/les-ecrans-le-cerveau-et-lenfant
Les modules sont disponibles sur ce site :
http://www.fondation-lamap.org/cerveau
Un article de Véronique Donard sur France TV Info :
http://www.culturelycee.fr/article/jeux-video-et-reseaux-sociaux-o30997

La Mouette, de Tchekhov, mis en scène par Nauzyciel au T2G de Gennevilliers le 19 janvier 2014

N'ayant pu la voir à Avignon, j'ai vu cette pièce au T2G de Gennevilliers dont j'ai apprécié l'accueil chaleureux fait aux spectateurs…
Le poème *Colloque sentimental* de Verlaine m'est revenu en mémoire à la fin de la représentation quand les comédiens s'éloignent et que l'on entend des bribes de phrases dans le lointain :
« *Dans le vieux parc solitaire et glacé,*
Deux formes ont tout à l'heure passé.
Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles.
Et l'on entend à peine leurs paroles (…)
- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !
– L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.
Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles. »

Que dire du temps au théâtre ? Comment rendre sensible la vie qui passe ?
J'avais vu *Kontakthof* de Pina Bausch sans me douter que les mêmes gestes, les mêmes mouvements, interprétés par des jeunes gens puis par de vieux danseurs, allaient m'émouvoir autant. Car ce parallèle faisait apparaître les premiers pleins de la fraîcheur des premières fois et riches de l'avenir, et les seconds magnifiquement nourris des expériences passées. La vision en était bouleversée. J'en étais sortie transportée.

Dans le prologue de La Mouette, le metteur en scène projette le célèbre court-métrage des frères Lumière, L'arrivée d'un train en gare de la Ciotat, de 1895. Il contextualise la pièce de Tchekhov écrite en 1895 (l'auteur mourra en 1904), mais renvoie également à la révolution opérée par le cinéma, c'est-à-dire l'introduction du temps grâce au mouvement.
Nina déclame avec l'emphase des débutantes le texte du jeune dramaturge Treplev, elle le reprend avec désespoir vers la fin de la pièce comme pour réveiller, raviver les spectateurs : le double jeu de Marie-Sophie Ferdane nous éclaire sur les années qui séparent les deux moments. On comprend que son talent a été accompagné de désillusions et d'amertumes après les désirs rayonnants de la jeunesse. L'émotion est là, celle des rêves réalisés et détruits, inexorablement.
Nausyciel choisit de montrer la douleur.

Un pan de mur métallique monumental, une scène en plan incliné inconfortable, un lit, identifient les scènes, mais rendent aussi les déplacements difficiles et limités. Le décor est noir comme la pouzzolane d'un volcan éteint après les feux d'une éruption. Les personnages en sont aussi maquillés. Ce désert nous renvoie d'emblée à un après. Et à l'échec.
C'est celui des amours, souriants, maladroits et éphémères.
C'est surtout celui des artistes, auteur, écrivain, comédien, qui se débattent avec le travail, toujours recommencé, fragile : on est loin de la vision idéalisée de l'inspiration, du talent et de la gloire.
C'est celui de Treplev la tête ensanglantée.
A l'entracte, les comédiens avec leur beau masque de mouette, forment un groupe silencieux et immobile tourné vers nous, sur la scène inclinée. Ils semblent nous interroger comme en miroir. Cette image est poignante et la tristesse nous étreint.

Isabelle Royer

La edad de oro, d'Israël Galvan, Volcan maritime, 22 janvier 2014

Le couple qui naît de la rencontre entre des artistes et des spectateurs lors d'un spectacle obéit à une alchimie mystérieuse. *La edad de oro* d'Israël Galvan vient d'en donner ce soir du 22 janvier 2014 au Volcan maritime, un exemple frappant.

La salle est pleine comme jamais. Des espagnolisants, des danseurs, des collégiens, peut-être des voyageurs, des curieux, des sympathisants…
Trois artistes sur une scène où les lumières éclairent le guitariste, le chanteur, et dessinent rigoureusement une figure géométrique, espace de flamenco pour Galvan. Dès qu'il apparaît, fier, les dos se redressent dans la salle, on a envie de l'accompagner.
Mais qu'est-ce qui fait que longtemps, ça ne « prend » pas. Le spectacle est austère, épuré. La frontalité entre la scène et la salle est peu propice aux rythmes du flamenco. Le danseur est virtuose, froid, le public applaudit poliment.
Et puis, pourquoi, à un moment, la grâce survient-elle ? Un olé bienvenu de la salle ? Les mots d'encouragement du chanteur ? Israël Galvan qui soudain se « laisse aller », ou se donne dans un pur élan de générosité ?
C'est alors que les applaudissements et les sifflets admiratifs jettent une grande vague d'émotion partagée. Comme un soulagement. Comme une euphorie. Dès lors, l'énergie circule aussi dans la voix plus expressive du chanteur et dans les accords plus vifs du guitariste. Sans hésitation, sans réserves, le public reconnait le talent et exprime sa gratitude pour ce don. Il se laisse aller à son bonheur. Les artistes aussi. Désormais ils peuvent tout oser.

Isabelle Royer

« Ces dames du siècle des Lumières », Le plaisir et l'art de la conversation dans les salons du XVIIIème siècle. Christine Labourdette et Daniel Isoir au Conservatoire Honegger 18 février 2014

Résonances et l'Association Maison de la Culture du Havre ont proposé à leurs adhérents respectifs une Lecture-Concert en prologue au concert de Résonances, donné le 18 février avec La Petite Symphonie, sous la direction de Daniel Isoir sur le thème Des Femmes d'influence dans les salons du XVIIIème siècle.
Pendant une heure nous serons bercés par les beaux textes du XVIIIème choisis et lus par Christine Labourdette et l'élégance des morceaux joués au piano-forte par Daniel Isoir.
Le mélange très harmonieux de la musique des mots et celle des fugue, gigue et autre adagio a charmé l'auditoire attentif et très curieux de ce raffinement d'un autre âge : règles de la bonne conversation de Madame de Staël, échanges épistolaires aigres doux de Voltaire et de Madame du Deffand, colère de Mozart qui se plaint à son père du peu de cas qu'on aura fait de lui à un dîner. Pour un soir nous sommes conviés dans ces salons élégants où les mots d'esprit sont redoutables et font plus de mal qu'un coup d'épée. La méchanceté n'est pas exclue et sous les dentelles on mitraille les oies blanches ! On ruine une réputation en quelques mots. Faute de faire couler le sang on fait couler le fiel. La raillerie est redoutable !
Mais on affûte aussi les esprits en se frottant à ceux des autres. On philosophe avec Voltaire au coin du feu. « Ces deux ou trois minutes de notre vie qu'en faisons-nous… ? ». Et on emporte au fond de soi ces questions qui résonnent (raisonnent ?) encore en nous aujourd'hui sans avoir rien perdu de leur acuité.
A ce goût des autres, à cette curiosité de l'échange se mêlent aussi avec bonheur quelques traits malicieux. Parfois le texte et la musique, complices, se répondent allègrement. Dans un passage cocasse, Voltaire s'interroge sur le bien fondé d'élever, de son vivant, une statue à sa gloire… La « Marche des Marseillais » de Balbastre, cousine surannée de notre hymne national, pimente avec une joyeuse ironie ces interrogations patriotiques…
Les arts se mêlent avec raffinement : Mozart devient épistolier habile, Elisabeth Vigée-Lebrun abandonne ses pinceaux pour croquer d'une plume alerte le tourbillon d'un dîner élégant, le choix d'une sculpture convoque la politique et la philosophie.
Le tourbillon des textes, des lettres, des mémoires, des échanges philosophiques lus avec délicatesse succède au jeu aérien du pianiste, à la virtuosité de ses accords, à leur fluidité, à la souplesse des mains qui volent au-dessus des touches.
« Andante affectuoso »… La Lecture-Concert se termine en douceur. Dernières notes de Nicolas Sejan, derniers sourires de Christine Labourdette, derniers souhaits de Voltaire à Madame du Deffand : *« Faites bonne chère Madame et ayez soin de vous ! Et dictez parfois vos idées… »*.
Tant de sollicitude nous réchauffe le cœur. Oh, oui ! Nous suivrons ces bons conseils à la lettre !

Christine Baron Dejours

Ida de Pawel Pawlikowski au cinéma Le Sirius, 19 février 2014.

Les images inaugurales du film sont significatives : le tribunal socialiste de Wanda, procureur, s'apprête à juger un coupeur de fleurs au sabre. Ida et ses comparses novices repeignent une statue du Sacré Coeur de Jésus, figure populaire de la miséricorde, et le portent comme un cercueil dans le jardin. Dans cette société, pas de justice. Pas de pardon non plus.
Le film porte sur la désespérance d'une population qui n'a pas réglé son passé, pas jugé ses criminels, pas enterré ses morts, et par conséquence est empêchée de vivre.

J'ai l'impression que les personnages sont des caricatures : la brochette des nonnes au réfectoire, la position d'Ida en prière, mains jointes, comme une image pieuse. Quelle spiritualité ? Et pour notre héroïne, quel choix ?
L'identité d'Ida et de sa tante a été gommée par la guerre et le communisme : enfant arrachée à sa famille, juive confiée à un couvent catholique, elle ne connaît rien de sa famille et de la vie, et n'en connaîtra rien. Ce ne sont pas les quelques tentatives autour de la féminité, la fête, l'amour (!) qui peuvent montrer à la jeune fille ce que vivre veut dire. « Je ne pense pas » dit-elle.
"Je ne suis plus rien" déclare sa tante en écho, ravagée par l'assassinat impuni de sa famille et de son fils.
Tout ceci montre le vide, le désert affectif, à l'image des cadrages où les personnages sont sur le bord, ou en bas de l'écran, et des paysages sinistres.
L'assassin lui-même dont on voit l'agressivité et la peur, puis l'accablement dans la forêt où les juifs ont été cachés, massacrés, enterrés, comme des bêtes, révèle que personne n'est sauf.
Si les deux femmes enterrent elles-mêmes leurs morts, en catimini, à la fin de leur macabre périple, il est trop tard pour ces êtres détruits.
« Et après ? » insiste Ida auprès de son amoureux, joueur de Coltrane fasciné par cette jeune fille innocente dont le regard vide peut prêter aux interprétations des spectateurs. Il pourrait lui retourner sa question : « Le couvent, et après ? »

Isabelle Royer

Exposition "Posters", Cécile Bart.
Au Portique, espace d'art contemporain. Jusqu'au 22 mars.

Cécile Bart est une artiste qui se joue de la lumière. Depuis les années 90, elle crée des architectures immatérielles qui incitent à circuler dans des sphères chatoyantes. En 2010, à Nantes, la Chapelle de l'Oratoire était illuminée par des rayons de fils de laine et de coton. Le visiteur entrait dans un dédale fragile et solaire. Ailleurs, Cécile Bart a installé des tableaux translucides qui découpent l'espace en donnant à voir au-delà, de l'autre côté, vers d'autres sources du jour.

Dans l'exposition présentée aujourd'hui au Havre, elle a choisi la pénombre, où la lumière s'insinue et déborde sur l'ombre. Ses tableaux noirs et blancs, peints sur les murs pâles, sont des fenêtres, comme ses projections photographiques qui révèlent un extérieur brumeux, silencieux et vibrant. Si l'on était accoutumé, chez Cécile Bart, à habiter un volume recomposé de lignes et d'angles à contourner, ici, elle met l'espace à plat pour l'ouvrir vers un ailleurs. Et cet ailleurs est mystérieux, poétique, comme un hiver cotonneux de neige. Finalement, ce vers quoi l'oeil est attiré, grâce à l'ombre, c'est encore la lumière sur des murs habités.

Catherine Désormière

http://www.leportique.org/Accueil.html
http://www.cecilebart.com/

Tristesse, animal noir. / Création PANTA Théâtre, texte de Anja HILLING (née en 1975)/LE VOLCAN 24 mars 2014

Sous un titre magnifique, le récit d'une catastrophe qui ne nous semble pas virtuelle...
Un plateau graphique planté de quelques totems en métal, stylisés. Un écran. Une ambiance froide et minérale. Calme. Le calme avant la tempête.

Moteur ! La salle s'éteint et l'écran s'anime. Nous voilà happés par la vidéo et le récit en voix off d'une virée à la campagne : des images bucoliques, un vieux combi Volkswagen sympa et bon enfant, une bande de potes en vadrouille à la recherche du coin de pique-nique idéal dans la forêt. C'est assez plan-plan tout ça… Sauf le texte de Anja Hilling qui intrigue très vite par son caractère plus romanesque que dramatique : une écriture distanciée. Froide
Arrêt sur image et toute la troupe déboule sur le plateau et déballe le matériel. Canettes, salades, couverture, gobelets et vaisselle en plastique valsent hors des paniers et de la glacière. On s'installe, on mange, on boit, on parle fort, on gesticule, on reboit. La totale ! Bof (beauf ?) c'est énervant cette bonne humeur forcée, cet étalage de bazar, ce déjeuner sur l'herbe version tocard, cette bande de potes faussement détendus et bientôt éméchés. La tension monte de tous côtés, entre les personnages qui s'accrochent, entre le plateau et l'écran qui agace et bientôt entre les pans du texte qui se télescopent. Nous sommes irrités mais intrigués aussi. Où le spectacle nous emmène-t-il?
Soudain l'écran flamboie, les flammes crépitent dans un vacarme assourdissant, les arbres en feu dévorent l'image, la lumière nous éblouit. On comprend à présent : les totems du plateau figurent les restes calcinés, ravagés de la forêt anéantie comme l'est désormais la vie des personnages.

Le pique-nique a mal tourné. Un incendie terrible a fait basculer leur vie à tous. Un bébé est mort. Les monologues se succèdent et nous reconstituons bribe par bribe la trame narrative du drame épouvantable et ses conséquences tragiques. Petit à petit, comme dans un kaléidoscope, les points de vue alternent et se combinent et nous entraînent dans les arcanes de chaque destinée qui nous émeuvent plus encore que si elles avaient été jouées devant nous.
C'est là l'attrait particulier de ce spectacle grave et beau : on pénètre l'intrigue par le texte plus que par le jeu. Le plateau nous offre le récit juxtaposé de visions personnelles, de voies particulières que nous raccommodons ensemble petit à petit, portés par le souffle des comédiens qui incarnent un texte peu théâtral mais original et captivant.
Et nous sortirons un peu abasourdis par la violence du sujet, perplexes aussi sur la part de responsabilité que nous serions prêts à endosser devant un fait divers aussi dramatique. Sans avoir très envie d'aller pique-niquer en combi VW dans une forêt lointaine…

Christine Baron-Dejours

Les guerriers, de Philippe Minyana, mis en scène par Bruno Marchand et le Cyclique Théâtre, 23 avril 2014, Cébazat.

1914/2014 Le centenaire de la première guerre mondiale est au théâtre aussi l'occasion d'écouter nos grands-parents ou nos arrière grands-parents. Peu d'entre eux ont pu raconter leur guerre : Philippe Minyana leur donne la parole dans « Les guerriers ».
Trois poilus de retour du front. Une femme.
La « grande guerre » ou une autre guerre actuelle.
Ce n'est pas facile de montrer la guerre, ou peut-être est-ce trop facile. Le cinéma a tenté de le faire. C'est sans doute le documentaire Shoah de Claude Lanzmann en 1985 qui eut le plus d'impact car justement il ne montrait rien. La parole des survivants peuplait de manière effroyable les espaces vides des camps.
De même dans Les guerriers, rien n'est vécu sur scène.
Chacun raconte sa guerre face au public, introduit par un univers sonore électroacoustique en contrepoint de l'émotion.

Dans l'obscurité, les lumières dessinent un enchevêtrement de branchages, un roncier inextricable. La musique du compositeur Pierre-Marie Trilloux fait entendre discrètement comme un grondement, un vent, des corbeaux suggérant une vaste plaine, au loin des vagissements. Plus tard on percevra aussi des cloches, des froissements de bâches ou de volets…
Un mur de maison bombardée apparaît dans l'ombre. Tous les villages sont ruinés. Tous les paysages sont dévastés, stérilisés – les vergers, les champs de blé …

Tout repose ici sur les comédiens. Leur personnalité incarnée dans des corps opposés : le petit Taupin joué par Christophe Luis, le dégingandé Wolf, et Noël, le salaud, trapu dans sa veste de cuir, Le spectateur s'attache à la personnalité de chacun et suit son récit singulier.
Leur jeu ensuite : Taupin nous regarde, s'avance vers nous en parlant, un pas après l'autre, il pleure. Etienne Grebot fait de Wolf un déserteur raté que les convulsions déforment quand l'émotion le submerge.

Ils se retrouvent auprès de la femme Constance, lumineuse Laurianne Baudouin, qui les aime « comme ses enfants ».
Leur témoignage enfin. Tout concourt à l'absolue concentration du spectateur.
En fait le texte déconstruit méticuleusement le titre connoté d'héroïsme. C'est que la première partie dépeint les soldats comme des victimes, chacun retraçant ses souffrances.
Récits effroyables de la guerre ; dans les tranchées, la boue, la pluie, la crasse, les poux, les effets des obus et des balles, les massacres. L'un a perdu ses couilles dans l'explosion d'une grenade, l'autre sa main, la jeune femme sa famille. Elle a vécu la guerre sous le signe des hôpitaux avec leurs blessés et leurs amputés, des étreintes furtives, des humiliations, des viols …
Philippe Minyana va plus loin : il dévoile ici dans toute sa crudité ce que l'on tait, le détail de la saleté dans les recoins du corps, les diarrhées des dysenteries, les vomissements du choléra, les gestes du sexe …
La raison de chacun a vacillé.
Mais c'est le retournement de la seconde partie qui frappe fort. C'est le moment des aveux : tous sont coupables, et pas seulement Noël joué par Bruno Marchand. Vient le récit des masturbations exhibitionnistes, des sévices sexuels, des actes de sadisme et de masochisme, des soumissions, des meurtres... Chaque être porte en lui les appariements de la condition humaine. Innocence/culpabilité, l'une ne va pas sans l'autre. Personne n'est simplement victime.
A ce moment-là j'entends que c'est la guerre - un temps sans foi ni loi, sous le règne du plus fort – qui engendre ces atrocités mais aussi qu'elle est elle-même une conséquence de la complexité humaine. C'est le culte du « poilu » martyr qui en prend un coup, ces récits ne sont pas héroïques, ces soldats ne sont pas courageux au sens traditionnel du terme, ni virils ou dévoués jusqu'au sacrifice de soi.
Au dernier tableau, ces « guerriers » se tuent les uns les autres comme on se suicide. Seule reste la femme, stérile : la guerre cessera avec l'humanité.

Isabelle Royer

Festival WHOOPEE/ 16 et 17 mai 2014, au Satellite Brindeau

Il fallait pousser la porte du Satellite-Brindeau ce beau week-end de mai pour entrer dans un monde nouveau. Oublier la rue un peu triste qui mène aux bassins du port hérissés de grues métalliques et entrer dans cette maison coquette qui résiste aux immeubles fatigués et aux parkings alentours. Passer la porte et découvrir le *Festival WHOOPEE* et ses invités*, focalisé cette année sur des performances artistiques autour du thème de la matière.
Des « performances »… ? Je pense au « Performance » de Mick Jagger, le film des Rolling Stones sorti en 1970 et ce bond en arrière me ravigote. Mais ici, au Satellite-Brindeau, que va-t-il se passer? Sans la « Grande Conversation » organisée par notre M.C.H. (l'association Maison de la Culture du Havre) je n'aurais pas découvert ce lieu « intermédiaire », original et chaleureux qui conjugue art contemporain, arts visuels et spectacle vivant. Quel dommage !
Dès le hall d'entrée Patricia** accueille le public avec son sourire rayonnant et met tout le monde à l'aise. On se sent bien ici. Pas de chichi et partout du mouvement. Un lieu bien vivant. On passe d'une pièce à l'autre pour accéder à la salle de spectacle, à l'étage. Des piles de flyers, des affiches bariolées (mises à jour !), des livres à vendre ou à feuilleter qui nous accompagnent comme les cailloux du Petit Poucet à travers les pièces. On traverse l'expo lumineuse de Yves BODIOU « Matière et Objet ». On croise des gens qui vont et viennent, souriants, affairés à de drôles de tâches ! Jérôme*** est très occupé à nouer minutieusement des bouts de ficelles dans des bacs à glaçons, assis dans l'escalier…Une jeune fille toute frêle transbahute difficilement de gros chaudrons pleins d'eau… Un jeune homme déballe amoureusement un saxo de la sacoche de son vélo… Dans le jardin, sous le cerisier, un autre fume tranquillement sa clope, nu sous son peignoir de geisha… Et quelqu'un cherche désespérément une soupe à la tomate ! Quelle ambiance surprenante ! Pas de stress mais une agitation joyeuse. On est à la fois dans les coulisses bourdonnantes des loges, dans les couloirs d'une maison où se préparerait une fête surprise orchestrée par une bande de copains, loin en tous cas de la rigidité compartimentée des spectacles qui sépare le public des artistes.
Qui va faire quoi ? Qui joue ? Qui regarde ? Je serai bien étonnée de retrouver plus tard, sur scène, mon voisin de bar en « tenue » de performer (pour public averti !).
C'est l'heure ! Pat bat le rappel dans son porte-voix un brin rétro. Tout le monde à la cave ! Pardon… ?
Le premier spectacle de Gaël L., « Danaïde », nous attend. Une belle installation occupe l'entrée de la cave, quelques marches en contrebas : dans une lumière très douce, une femme nue semble se noyer dans une vasque en verre posée au sol, sous une suspension taillée comme un diamant d'où tombe un goutte-à-

goutte lancinant. Une carpe virevolte dans cette suspension qui se vide inexorablement… Il faut remplir la coupe pour que le poisson ne meure pas !
Pendant 30 minutes la belle Lucia Mendoza va tenter de lutter contre le temps qui s'écoule, contre l'eau qui coule sans que rien ne puisse l'arrêter. Rien d'autre. Pas un mot. Juste le temps qui passe et la mort qui guette. Comme Sisyphe à son rocher, la gracieuse Danaïde enchaînée à cette fontaine n'a que son corps nu et ses cheveux d'ébène à opposer à cette clepsydre qui scelle son tragique destin.
Dans un ballet rythmé par des bruits de vagues et des vapeurs d'écume qui s'accélèrent parfois, la belle naïade agenouillée va éponger l'eau avec sa chevelure dénouée, plongeant avec rage sa tête dans l'eau froide avant de se redresser d'un coup de rein nerveux, déesse antique aux bras levés qui tord ses boucles dégoulinantes au-dessus du poisson diabolique. Avant de replonger et replonger sans cesse pour remplir la vasque qui se vide toujours. Aiguille vivante d'un cadran éternel, son corps nu se déplacera à chaque plongeon comme s'il tournait sans fin autour des heures. Quand les portes se refermeront sur ce supplice infernal nous abandonnerons à regret la belle prisonnière à son destin cruel.
Toute la soirée, et le lendemain aussi les performances enchaîneront les surprises, l'étonnement, le rire, la colère, exacerbés par ces corps nus offerts généreusement et sans aucune gêne à nos regards malgré leurs imperfections parfois. Mais on n'est pas au Crazy ici ! La nudité, vecteur ultra-rapide d'émotions nous sort des sentiers convenus de l'érotisme affiché, des images à la mode sur papier glacé, des nuances de gris ou d'autres couleurs et ouvre les portes d'une intimité partagée. Curieusement ces sexes n'excitent pas, ne choquent pas non plus. C'est déconcertant et très fort.
Alors que « La Grande Conversation » abordera le samedi les ressources nouvelles qui font vibrer les plateaux de théâtre et d'opéra à grand renfort de technologie coûteuse, on est heureux d'être touché ici avec des petits riens : un sac poubelle, un rouleau de papier d'alu (papier d' « art-gens »), un jupon de mariée en tulle sur le corps nu d'un homme bien en chair, un vieux phono, un collier de glaçons à l'encre noire qui fond sur une chemise blanche, une drôle de soupe à la tomate, quelques notes de saxo sous les arbres…
C'était un beau week-end de mai rue Brindeau !

Christine Baron Dejours, mai 2014

**les performeurs invités :*
-Paris :Mathieu Bohet, Sandrine Lehagre et Yérri-Gaspar Hummel, en lien avec l'association « Corpus in Act »
-Caen : Annliz Bonin (anXiogène) et Gaël L. (Compagnie L.)
-Le Havre : Mary Berkelmans, Marie Desormeaux et Jérôme Le Goff,en lien avec l'association « Poisson Pirate Production ».
***Patricia Uttley, responsable du Satellite Brindeau*
**** Jérôme Le Goff, vidéaste et performer*

Duex la horde-fest, Une mécanique du rêve, Festival WhOOpee ! au Satellite Brindeau

Les 16 et 17 mai, la Manicle/Satellite Brindeau proposait son Festival WhOOpee, dédié cette année à la performance artistique. Le thème consacré était la matière, dont la plus représentée était la chair. Le corps statufié, enserré, décoré, entre air et eau, magnifié, malmené, pelé, plastifié, savonné, nourri. Nu, dénudé et émouvant parce que dépourvu de son armure, de sa protection contre les obstacles et les regards, exprimant alors un rappel constant de notre fragilité. Parmi d'autres performances, j'ai retenu : "DUEX la horde".
Ce que j'ai vu : un plateau sombre, deux tabourets. Au fond, côté cour, une chaise, une robe blanche d'organdi et de tulle déployée sur la chaise. La silhouette charnue d'un homme portant perruque, assis, immobile. A l'avant de la scène, côté jardin, un gramophone posé à terre.

Deux personnages entraient court-vêtus de noir, ils marchaient en levant très haut les genoux et portaient chacun deux seaux d'eau qu'ils posaient à terre de part et d'autre des tabourets où ils s'asseyaient, côte à côte. Les choses alors se précipitaient : la silhouette nue et rebondie de l'homme s'animait et s'élançait à travers la scène pour aller s'agenouiller devant le gramophone dont il tournait fébrilement la manivelle. Puis il retournait en courant vers sa chaise pour revêtir avec maladresse la robe de mariée vaporeuse et récalcitrante, alors que résonnait la voix nasillante et lointaine d'un chanteur depuis longtemps disparu. Deux autres personnages voilés de noir, arrivaient et commençaient à shampouiner ceux qui étaient assis sur les tabourets. Pendant que l'homme-fiancée se débattait avec la robe et avait réussi plus ou moins à

s'en vêtir, le disque était arrivé à son dernier sillon et la chanson d'amour s'interrompait. L'homme-fiancée enlevait précipitamment la robe et à nouveau nu, retournait dans l'urgence vers le gramophone, actionner la manivelle. Puis il courait encore vers la chaise remettre robe, couronne nuptiale et escarpins. Ce va-et-vient se produisait plusieurs fois, pendant que se déchaînaient les shampouineurs, sans égard pour les deux personnages assis, dont les yeux, le nez, les joues, se recouvraient de mousse savonneuse, et dont on ne voyait plus du visage que la bouche entr'ouverte...
Raconter cela c'est comme raconter un rêve, cela n'a apparemment aucun sens. Et pourtant dirions-nous que nos rêves n'ont pas de sens ? S'ils nous poursuivent, si nous avons quelquefois besoin de les raconter, si nous sommes désolés parfois qu'ils s'effacent et qu'ils perdent de leur force évocatrice, dirons-nous qu'ils ne veulent rien dire ? C'est au rêveur de relier ce qui lui reste en mémoire d'images éparses et indicernables.
Ce que j'ai vu : les images du désir naïf de bonheur (l'homme-femme-fiancée occupé à se couvrir et s'entourer de simulacres, de symboles dérisoires de l'amour, sorte de Marilyn grotesque et attendrissante), la représentation de l'humiliation (les deux personnages maltraités : " Dop, dop, dop, allez donc vous faire laver la tête ! ") et la figuration de l'échec annoncé, dès l'entrée des premiers personnages, juste en observant leur façon d'avancer en levant les genoux bien haut : "démarches ridicules".
Ce contenu hétéroclite était une somme d'instants, dans un temps raccourci, représentation hybride entre nos possibles réminiscences et ce que les performeurs avaient voulu y mettre sans rien nous en dire. Une histoire sans parole et sans histoire, burlesque et tragique.

Catherine Désormière

https://www.facebook.com/pages/Poisson-Pirate-Production/188252657873433
http://www.lamanicle.com/

***Pom pom pom pom* ! Coutances, mai 2014 / Jazz sous les pommiers, 33ème édition !**

Coutances, la paisible cité du Cotentin, a fait éclater une fois de plus cette année les accords de son festival, pour le plus grand plaisir du public. Du 24 au 31 mai les rues, les places, les salles de concert ont vibré du matin au soir…
Pendant huit jours les amoureux du jazz ont pu déambuler l'oreille au vent, pour se griser de la musique qu'ils aiment. Car il y en avait pour tous les goûts ! Clin d'œil au jazz des années 40, swing, be-bop, blues, soul, jazz manouche, chant. Les jeunes espoirs des écoles locales, les orchestres d'enfants appliqués et intimidés de monter sur scène côtoyaient des musiciens confirmés titillés par la technologie. Comme ces « *Tin Men and the telephone* », trio néerlandais brillant qui manie avec autant de dextérité les écrans qu'ils bidouillent allègrement, que le piano, la contrebasse ou la batterie. Malicieux, ils bouleversent les codes et suspendent parfois leur jeu parfait pour inviter haut et fort le public à allumer les téléphones portables (une première dans un théâtre!) et à réagir à leurs directives pour rendre le concert interactif ! Malheureusement ceux qui avaient pris la peine de télécharger l'application Iphone avant le spectacle perdent les pédales quand le mode d'emploi est donné dans un anglais mâtiné de néerlandais et l'expérience hoquète… Dommage car les musiciens s'amusaient beaucoup ! Et quelle bonne idée d'inventer une nouvelle complicité avec le public !
Partout dans la ville le public est invité à réagir avec les musiciens. Et il ne s'en prive pas ! Chaque solo est chaleureusement applaudi. Aux terrasses, tous acclament les improvisations joyeuses sous le joli soleil de mai ; ça swingue dans les rues, ça improvise à l'ombre de la cathédrale majestueuse qui abrite placidement des hurluberlus de toute espèce. Les concerts en salle accueillent des musiciens de renom et les jardins offrent leurs pelouses fleuries aux amateurs et aux troupes originales.
C'est dans un de ces beaux jardins, sur l'esplanade des Unelles qu'on découvre un spectacle époustouflant. Pas vraiment jazz mais très…pommes ! La troupe londonienne de Sean Gandini présente son spectacle « Smashed » qui a tourné avec succès en Europe et à l'étranger. Et on comprend très vite pourquoi !
C'est un hommage appuyé à la chorégraphe Pina Bausch, mené par 9 jongleurs –danseurs, pince-sans-rire un peu décalés. Pendant une heure ils multiplient avec un flegme très britannique des tableaux poétiques et insolites en manipulant des…. pommes, l'emblème du festival décliné à l'envi sur les affiches. Avec quel brio ! Quelle virtuosité ! Le public est soufflé par tant d'ingéniosité et tant de maîtrise du jonglage « dansé ». On pense souvent à Pina Bausch évidemment devant ces corps à l'élégance surannée qui se mêlent et s'entremêlent et nous entraînent avec jubilation dans leur tourbillon effréné. Jusqu'au défoulement collectif final où tout vole en éclat ! Les bonnes manières, la vaisselle et les pommes !
Et comme, en France, tout finit par des chansons, d'autres spectacles attendent le public enchanté…!

POMMES, POMMES…PIDOU !!!

Christine Baron Dejours

Peinado ou la promenade esthétique / "Tropicold", exposition au Portique, jusqu'au 5 juillet.

Il nous arrive de voir, sur la plage, des assemblages étranges de rebuts, poussés par les vagues sur les galets et devenus objets de fortune : une algue sèche mêlée à un ruban de plastique, une plume accrochée à un tortillon de fil de fer.

C'est en cela que l'exposition de Bruno Peinado, au Portique, paraît immédiatement familière. L'artiste y construit des agencements hétéroclites. Il associe entre eux les objets abandonnés, et symboliquement il réorganise le monde. Les circonstances y ont manifestement une grande part. Ici s'assemble le dissemblable "à partir de ce qui est déjà là", au fil d'une promenade à l'aventure. Bruno Peinado compose un jardin - il le dit - et devient paysagiste d'une idée de jardin où l'objet et la pensée s'épanouissent en même temps, où le faire accompagne une idée pour créer de nouvelles choses, suscitant un univers particulier, décalé, coloré. Sous l'apparence naïve d'un jeu de hasard enfantin, il suggère une manière de changer de point de vue sur ce qui nous entoure. Il propose un autre regard sur le monde tel qu'il est, fait d'une multitude de possibilités, et nous offre ainsi le pouvoir de le réinventer pour l'augmenter.

Catherine Désormière

http://www.leportique.org/Peinado.html

ANNEXE

« Sallinger » de Bernard-Marie Koltès, mis en scène par Paul Desveaux au Volcan maritime le 28 novembre 2012
Cie l'Héliotrope et le Teatro San Martin de Buenos Aires.
Spectacle en espagnol surtitré, dans le cadre du festival Automne en Normandie, dont le thème cette année était « Devant l'Histoire »

Après avoir vu ce spectacle, la première chose que la plupart des spectateurs se disent, c'est pourquoi le torticolis des allers et retours entre la scène et les surtitres, alors qu'il s'agit à l'origine d'une pièce française?
Il est vrai que les personnages parlent beaucoup, se livrent les uns après les autres par de longs monologues où ils racontent leur désarroi et leurs interrogations, à la suite du suicide du fils de la famille. Celle-ci est en permanence présente sur le plateau.
Cette critique est justifiée, car, à moins de parfaitement comprendre l'espagnol, on perd forcément soit des éléments du jeu des acteurs et de la mise en scène, soit des éléments de la fable et de la narration.
Hormis cette difficulté, ce qui me frappe c'est l'énergie physique déployée par ces acteurs argentins, l'engagement maximum de leur travail scénique, investissement qui n'aurait pas déplu à l'auteur de cette pièce : Bernard-Marie Koltès, un proche du metteur en scène Patrice Chéreau, qui a monté et même joué plusieurs de ces pièces.
La communication entre les deux hommes était si profonde que Chéreau a porté à son incandescence l'oeuvre théâtrale de Koltès, distribuant les meilleurs acteurs de théâtre des années 80 dans leurs créations, et faisant passer le nom de Koltès à la postérité.
Néanmoins, « Sallinger » n'est pas sa meilleure pièce. C'est une de ses premières, écrite en 1977, et qui porte en elle tous les thèmes que Koltès développera avec plus de talent (à mon sens) dans ses oeuvres postérieures : la famille, la violence, le passage de l'adolescence à l'âge adulte, la guerre, le tourment intérieur, la quête d'identité et la demande d'amour effrénée..
Cet auteur, disparu trop tôt, mort du sida à 41 ans, a donné à des générations d'acteurs encore à venir un théâtre âpre et fébrile, jubilatoire à jouer.
Saluons au passage, il y a quelques années, le très bon « Roberto Zucco » que nous a offert la Compagnie havraise AKTE.

Reste que le spectacle mis en scène par Paul Desveaux au Volcan Maritime, a fait preuve d'une belle ambition : montrer cette oeuvre rarement jouée, avec une honnêteté indéniable et un sens de l'espace magnifiquement servi par la troupe du Teatro San martin de Buenos Aires.
J'ai apprécié le jeu de Céline Bodis, actrice française, parfaitement à l'aise dans la langue espagnole.
Quant au décor, il servait admirablement l'univers de Koltès ; seule la présence d'une encombrante voiture ne semblait pas totalement justifiée.

Christine Labourdette

« Lendemains de fête » vu au Volcan maritime le 16 février.
Mise en scène de Julie Bérès.

Au début du spectacle, on est saisi par une belle image: une chorale en avant-scène, hiératique, chante un air classique allemand tandis qu'en haut d'un monticule surplombant les chanteurs, un couple âgé fait l'amour.
Cette scène se reproduira plus tard, sans vulgarité, ni violence mais avec une crudité qui nous émeut et nous dérange car là les deux acteurs sont entièrement nus.
L'amour et la nudité des corps sur un plateau ou au cinéma sont généralement le fait d'acteurs jeunes et « beaux » : mais, ici, les scènes sont jouées avec une telle douceur que nous acceptons ce qui est rarement montré....
Ce couple est au centre du spectacle. Autour de lui, le groupe des choristes et trois circassiens talentueux surgissent de temps à autre des fenêtres, du plafond, du sol figurant des scènes rêvées, des souvenirs déformés, amplifiés dont on se doute qu'ils sont dans la tête de l'homme âgé en train de perdre sa mémoire...
Du coup, le haut et le bas se mélangent; les corps se retournent, se démultiplient selon une chorégraphie impeccable et fascinante. Le décor lui aussi bouge, tremble; on ne sait plus où on est, sinon dans un espace mental qui se défait. Ce qui reste stable, c'est le lien entre l'homme et la femme, joués par Christian Bouillette et Evelyne Didi, même si elle, plus jeune que lui, se demande si elle pourra tenir.
Des bribes de textes philosophiques, dont je n'ai pas reconnu les auteurs, sont énoncées parfois par les acteurs ; c'est ce qui m'a le plus échappé dans le propos du metteur en scène. N'a-t-elle pas voulu mettre trop de choses dans cette forme théâtrale déjà complexe?

Est-ce que la force de ses images n'était-elle pas suffisante pour nous aider à penser?
Reste que le spectacle, même s'il émeut par l'esthétisme de ses images, la musique très présente et le jeu des acteurs, nous laisse à la fin dans un état d'expectative.
Qu'en penser?
Avons-nous aimé ? Pas aimé ?
Impossible de le dire (je n'étais pas la seule ce soir-là à penser ainsi)…
Même s'il ne suscite pas une adhésion totale, ce qui est certain c'est que «Lendemains de fête » nous fait réagir et nous provoque à des endroits très intimes de nous-mêmes.
Nous avions vu en 2010 au Volcan cette même Compagnie des Cambrioleurs dans « Notre besoin de consolation », spectacle sur le thème du clonage et de la science génétique et je l'avais trouvé plus abouti que ce dernier opus...
Cependant à quoi bon comparer ? Regardons et soyons attentifs à l'art comme il se fait aujourd'hui, au présent, quelles que soient les questions qu'il nous pose.

Christine Labourdette